# Deux drames: Le cloître; Philippe II

Emile Verhaeren

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Deux drames: Le cloître; Philippe II

Jardin de couvent : parterres réguliers, buis, tonnelles^ cadran solaire ; à droite, à l'avant-plan, calvaire; à gauche, entrée romane de la chapelle ; au fond, des moines jouent aux boules, travaillent à des filets de pêche, rajustent des instruments de jardinage. Assis en cercle, sur un large banc de bois, quelques-uns s'entretiennent.

THOMAS

Je vous disais donc : Dieu ne peut être le mal ; or, la crainte ayant pour objet le mal, pourquoi se fait-il qu'on enseigne : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse? »

DOM BALTHAZAR Vous raisonnez trop.

THOMAS

La chose importe. Si l'on tranche mal la question, toute la vie chrétienne est faussée.

DOM BALTIIAZAR Vous raison née trop, vous dis-je.

DOM MARC Il ne faut pas craindre Dieu, il faut l'aimer,

THOMAS Vous parlez comme Basilide, l'hérésiarque.

DOM MARC Comme Basilide, moi?

THOMAS Basilide dit textuellement ce que vous affirmez.

DOM MARC Saint Augustin le dit aussi.

DOM MILITIEN

Dom Marc a raison, saint Aug-ustin dit textuellement: « Aime et fais ce que veux. »

THOMAS Oh I cela n'est pas la même chose. Saint Au?cuslin

LE CLtlTHK

réserve la crainte. Il faut varier son adoration, il faut être à la fois et craintif et tremblant et plein de ferveur...

DOM BALTHAZAR (impatieat) Vous raisonnez trop... vous raisonnez trop...

THOMAS (à DOM BALTHAZAR)

Vous ne disting-uez pas toute l'infinie diversité de la nature et de la personnalité divines, mon frère.

DOM BA^TIiAZAa brusquement^

Moi, j'ai la passion, j'ai la rag-e de Dieu, Je ne comprends que ceux Qui le proclament.

Presque avec fureur, comme si leur âme Folle n'avait trouve, pour le louer, qu'un cri, Qu'un seul, toujours le même, Mais clair, mais pur, mais fort comme un baptême

(Une pause} Dieu ne demande point d'être décrit, Pesé et consig-né dans des livres superbes Et solennels comme Porg-ueil.

THOMAS Ta foi est simple ainsi que l'herbe, Ta foi dans les temples de Dieu s'arrête au seuil ; Mais au temps de pensée, où tous nous sommes, '

il faut discuter Dieu, pour lui gagner les hommes.

DOM BALTHAZAR (violent) Il est d'autant plus Dieu qu'on ne le comprend pas ; C'est quand la foi, c'est quand l'amour sont las De porter Christ, sanglant et nu, devant le monde, Qu'on perd son heure à l'expliquer, par de profondes Et complexes et futiles raisons.

Or, il se rit de ces combinaisons De malice et d'orgueil où l'on s'exerce. Il ne veut pas de ce banal commerce De textes et de mots où l'on cote son nom. Suivant qu'on argumente adroitement ou non. îl est plus haut que l'humaine sagesse. Il est trop vaste ou trop géant ou trop profond. Pour qu'on en fixe ou la hauteur ou bien le fond ; Et c'est uniquement dans une ivresse Violente d'amour, de sacrifice et de ferveur. Qu'un Saint est quelquefois monté jusqu'à son cœur!

LK CLOÎTRB

DOM MILITIEN Voilà la vérité !

DOM MARC (plein d'effusioa, allant vert dom baltha2ar) Oh, mon frère! mon frère I

THOMAS (comme sorprit) Nous méritons vraiment qu*on nous bafoue, qu'on nous renie.

S'adressant &ux aatres moines, qui interrompent leurs jeux et qui écoutent sans prendre parti.

Et nous en sommes là depuis Bonaventure et saint

Thomas d*AquinI

S'adrestant à oom marc et à dom

MtLITlEN.

C'étaient pourtant des Saints aussi hauts que les vôtres, Ceux là ! c'étaient des fronts et des cerveaux d'apôtres. Sereins et flamboyants comme un glaive de Dieu ; Leur cœur dans leur pensée avait saisi le feu Torride et pur, dont s'enflamment les âmes ; Leur croyance prenait leur raison d'or pour trame ; Elle y brodait les grands lys blancs, Des doctrines sûres et fières

DKlX DUAMt-S

Laissant aux cœurs sans force et sans vertu l'élan Des prières coutumièrcs.

Prenant direclement à partie dom

BALTIIAZAR.

C'étaient des Saints et des savants, ceux-là, Et des héros, tandis que vous...

DOM BALTHAZAR (tro.blé)

Il ne faut pas Me reg'arder quand vous parlez d'hommes sublimes.

DOM MILITIEN

Notre âge a fait tomber de ses plus hautes cimes Toute grandeur. Il a nié le sens ardent Qu'on attachait, jadis, chez nous, en occident, A l'héroïsme vierge et la beauté chrétienne ; La science s'en vint nous chanter son antienne, Quand s'abaissait, le soir, sur nos grèves, la fo i; Mais la science est à son tour montrée au doigt, Qui tue et qui supprime : elle est déjà niée Par ceux qui la rêvaient claire et harmoniée Et belle au point de commenter tout l'univers ! Tel livre aujourd'hui vrai, abat le livre d'hier. Tout système est chargé d'un système contraire

Qui l'écrase. L'hypolhèse surnuméraire Se prodig-ue partout, mais ne définit rien ; Il n j a plus ni vrai, ni faux, ni mal, ni bien, La science est à bout de vie. . . et se dévore.

THOMAS Il n'est pas vrai, tout le futur lui reste encore !

DOM MILITIEN Il faut que Ton revienne à la simplicité f

Et à l'enfance. Il faut l'amour et la bonté Et l'ig-norance. Et, parmi nous, le seul qui vive Ainsi, d'accord avec la renai.ssance vive De demain, c'est dom Marc.

DOM BALTHAZAR

C'est le plus haut de nous I

DOM MARC (confus) Moi ! Moi ! Moi ! Balthazar? mais je suis, de vous tous, Le moindre et le plus nul.

DONf BALTHAZAR

Enfant, François d'Assise Etait pareil : son nom embaume et fleurdelisé

Toute Tég-lise. Oh I certe, auprès de toi, je sens

Combien le péché noir a corrompu mon sang;

Mais je te sais la pureté de notre temple ;

Tu es l'extase et la candeur ; tu es l'exemple

Et le foyer d'amour. Si nous étions encor

Les moines embrasés des mojens-âg-es d'or,

Nous baiserions le bord de ta robe de bure,

Nous bénirions tes mains calmes qui transfigurent...

DOM MARC (très ému) Balthazar ! Balthazar ! mon frère Balthazar I

DOM BALTHAZAR (violent)

Je ne suis rien qu'un feu d'orage et de hasard ; Je ne suis rien qu'un flambeau fou dans la tempête. Lorsque je songe à la clarté fixe et secrète Que ton esprit, sans môme le savoir, répand ! Je veux que mon orgueil soit vain et soit rampant, Quand tu parais ; je veux humilier mon être. Mon front, mon cœur, ma chair, mon corps; je veux les mettre Ici môme, sous tes pieds clairs, dans la poussière.

Il tombe à genoux comme égaré.

LK CLOÎTUE 17

DOM MARC (voulant le relerer) Mon pauvre frère Balthazar I...

DOM BALTHAZAR

Laisse ; le fard De ma fausse grandeur doit tomber dans la boue ; Le péché, sur sa honte et sa terreur, me cloue, Et mon âme mourrait si lu n'avais pitié.

DOM MARC

Balthazar I Balthazar! Au nom de l'amitié Qui nous unit, relève-toi et me regarde ; Ne suis-je pas ton simple élève, et toi, ma g'arde ?

DOM BALTHAZAR (se relevant) Je voulais qu'on me vît humble et nul devant toi.

DOM MILITIEN L'exemple est haut et digne et sa franchise accroît Notre ferveur pour ta force droite, mon frère.

DOM BALTHAZAR (à i>om miutieh)

Il faut avoir pitié de moi.

l8 DEUX DRAMES

DOM MILITIEN

Notre prière...

DOM BALTHAZAR (à tous)

Il faut avoir immensément pitié de moi...

11 s'éloigne, les moines restent interdits. Bientôt dommilitien et dom MARC vont le rejoindre sous la tonnelle. Ils disparaissent.

THOMAS (aux moines qui restent occupés chacun de leur travail)

Est-ce étrange ? Brusquement, comme en coup de vent, en venir à ces excès 1 on parle, on arg-umente, on prouve, et cet étonnant Balthazar rompt tous liens et provoque une sorte de scandale à rebours.

IDESBALD

Il est autoritaire et arrog-ant. Il est impétueux et sauvage. On le croit au-dessus de nous tous, et le voici plus humble, plus simple et plus bas que le moindre des frères convers.

Personne ne voit clair en lui.

THOMAS Tu crois?,..

IDESBALD Il importe à la sécurité de ce cloître que jamais ce moine n'en devienne le chef.

THOMAS Qui l'en empêcherait ?

IDESBALD (vivement) J'en appelle à tous nos moines?

THOMAS (railleur) Oh! ils ne sont pas de sa force ni ne sa taille. En sa présence, ils se tiennent cois comme des vaincus.

UN MOINE C'est que l'heure d'agir n'est point venue.

THOMAS Mais elle sonne depuis qu'il est ici 1 Notre prieur soutient Balthazar parce qu'il est duc et comte comme lui, comme Dom Marc, comme Dom Militien. Il le pousse à notre tête avec ses mains séniles. Voici dix ans que je le vois, que je lutte, que je travaille. Je voudrais qu'aujourd'hui tous vous m'aidiez, et vous restez immobiles.

UN MOINE Jamais nous n'accepterons Balthazar.

THOMAS Alors défendez- vous. Quelque chose me dit que les actes vont compter...

IDESBALD

Jamais Rome ne nous l'imposera.

THOMAS

Dom Balthazar est de lignée illustre; Son nom donne à sa vertu haute son lustrOi lia des répondants et des aïeux, Jadis, l'un

d'eux Qui s'en revint Hérissé d'or et de pillage Vers son villaj5!;"e, Dota, de tout son bien, Ce cloître, où la grandeur du Christ est exaltée.

UN MOINE C'est une ancienne histoire.

THOMAS II suffit qu'on la croie vraie..

IDESBALO (rêvear) Comme nous sommes encore, nous autres, les clercs de la roture !

Balthazar... Comte d'Argonne et duc de Rispaire...

THOMAS Certes, parmi nous tous, Le moins armé de prévoyance Et de vivante et de batailleuse science, C'est lui ! Jamais il n'aperçoit les éclairs fous Qui balafrent, là-bas, au-delà des murailles De ce cloître, les vastes cieux tonnants. Il n'entend rien de la bondissante bataille, Où Dieu même semble inquiet et frissonnant ; Nos quatre murs cernent pour lui le monde, Alors que l'univers entier est aujourd'hui Si rugissant, sous les soleils ou sous les nuits. Que pour n'en point ouïr la révolte profonda il faut être de roc ou bien n'exister pasi... Vivre comme jadis, en un rêve ascétique



Et maintenir ce rêve intact et despotique, Contre nous tous, voilà ses plus graves combats. Il est de trois cents ans venu trop tard sur terre, Un fanatisme ardent sèche son âme austère ; Il ne sait rien, hors nos textes sacramentels, Mais il sera prieur, puisqu'il s'affirme tel.

UN MOINE C'est vous qui devez l'être.

THOMAS

Cela dépend de vous. Vous êtes la force nouvelle, celle qu'on ig-nore encore et qui doit éclater. Avertissez le pape, adressez-vous à Rome.

IDESBALD (avec hésitation) Il faut qu'on \q\ib nomme.

THOMAS (regardant idesbald fixement) Et VOUS?... VOUS?

IDESBALD (feignant lindiffcrencc) Oh moi I... moi !

THOMAS (avec fermeté) Rome seul décide. L'évêque m'est favorable. Il déteste

notre prieur. Il agira hors du cloître, prudemment, sans rien violenter, comme il convient. Mais, pour Dieu, vous autres, remuez-vous!

UN MOINE Vous nous direz ce qu'il faut faire.

THOMAS Devinez-le; vos paroles, votre attitude, les vœux que vous exprimez, ceux que vous taisez, mais qu'on présume, vos démarches, vos lettres, tout doit combattre Balthazar. Il faut le perdre dans l'esprit du prieur. II faut l'ébranler à ses propres yeux, pour qu'il doute de lui-même. Que sais-je? C'est vous-mêmes qui devez savoir...

IDEbBALD

Jamais, autant qu'aujourd'hui, Balthazar n'apparut dangereux.

THOMAS (à idesbald) Il traverse une crise de conscience.

THÉODULE (aux moines)

Chacun de nous priera pour lui.

a4 DEUX dhàmes

THOMAS (à théodule) Vous prierez pour lui quand ce cloître sera sauvé.

THÉODULE Dom Balthazar demeure notre exemple.

THOMAS

L'esprit de Dieu ressuscite de siècle en siècle, comme jadis son corps. A chaque métamorphose, de nouveaux témoins de sa gloire se lèvent. Nous les sommes aujourd'hui.

THÉODULE Et le prieur? et Dom Marc? et Dom Militien?

THOMAS Vous ne comprenez rien à ce que tous, ici, nous voulons ensemble. Vous êtes le rameau maigre de cet arbre de vie que Dieu planta jadis et cultive en ce monastère.

THÉODULE Notre devoir est d'obéir.

L& cloItrb a5

THOMAS

Nous sommes le nombre et le savoir et la vertu. Voua verrez clair un jour.

IDESBALD Laissez-nous faire.

UN MOINE Vous substituez votre ambition à une autre.

UN AUTRE MOINE (à idbsbalo et à thomas) C'est Balthazar qui vous tient unis contre lui ; vous vous disputeriez sa place, s'il tombait.

THOMAS (aux moines) Nous voulons vous arracher aux anciens jougs, vous réveiller et vous g-randir. Ne soyez pas vos propres ennemis.

Un silence se fait à voir le prieur s'avancer.

IDESBALD (Ami-voix)

Laissez-nous faire... Laissez-nous faire...

Le vieux prieur, appuyé sur sa canne, s'approche lentement. Thomassc

DFUX DRAMES

dirige vivement vers lui. Les autre»

moines s'éloignent peu à peu et finissent par disparaître.

THOMAS (au prieur)

J'ai achevé, mon Père, mes commentaires sur Tertullien. Puis-je les envoyer à noire Seigneur i'Evêque et demander 1' « approbatur » ?

LE PRIEUH

Monseig-neur a grand espoir en vous. Il vous admire, père Thomas.

THOMAS Monseigneur est indulgent.

LE PRIEUR

Et moi, crojez-vous donc que je ne vous rende point hommage.

THOMAS

J'ai mis mon livre entier sous votre patronage.

Vous êtes un porteur de torches devant Dieu. Vous perforez de grands chemins de feu

L'infini d'ombre;

Notre siècle, sans vous et vos pareils,

Irait buter parmi les trous et les décombres.

Il faut des savants purs, des fronts vermeils

Pour, humblement, servir la doctrine éternelle,

Autant qu'il faut^ pour les g-uider

Et fermement les commander.

Des hommes forts dont la race fut solennelle

Et largement dominatrice, an cours des temps.

THOxMAS Malgré tout mon respect, j'ose croire pourtant Que ceux dont les cerveaux sont grands par la science Peuvent imposer à d'autres qu'eux l'obéissance Et qu'ils savent, à leur tour...

LE PRIEUR

Tous ceux qui connaissent les hommes pensent Et ont pensé jusqu'à ce jour, toujours, Non comme toi, mais comme moi.

Le Maître icijje pense et j'ordonne qu'on pense, (un repos.) Ecoutez-moi ; tant qu'il existera sur terre Des familles depuis des siècles volontaires

Et superbes, votre espoir sera vain.

La force vraie et profonde, la force

Sûre, s'est à tel point affermie en leurs mains

Et dressée en leur torse

Que vivre est, pour elles, régner.

A moins que cette force immense et provig-née

Ne soit détruite ou dédaignée

Par ceux mômes qui la détiennent,

Et qu'ils ne se perdent ou ne s'abstiennent,

Jamais aucun de vous contre eux ne prévaudra.

C'est dans l'ordre et c'est dans la nature, cela,

Et vous aurez l'esprit de le comprendre.

DOM BALTHAZAR (suryenant) Mon père, je voudrais vous parler... seul à seul.

LE PRIEUR (au Père thomas Laissez-nous.

THOMAS 8'ëloigne, puis hésit«. Le PRIEUR le regarde. Il disparaît.

DOM BALTHAZAR (au prieur) Hier au confessionnal, quelqu'un m'a dit : «Voici cinq

mois que le père Nol Harding fut tué. On accusa soa fils; on l'arrêta. On l'a jugé et condamné. Or, il est innocent, je l'affirme, et c'est moi, l'assassin. »

Sans réfléchir, n'écoutant que la voix profonde de mon âme, j'ai enjoint à cet homme d'aller, au sortir de moa confessionnal, s'avouer coupable. Il me disait : « Tout, m'excuse; le père Harding fit mourir mon père; il l'empoisonna. »

J'ai presque chassé de devant moi, cet homme, pour qu'il allât se livrer au plus vite.

Et maintenant comprenez- vous, mon Père?

LE PRIEUR Vous avez fait ce qu'il fallait faire.

DOM BALTHAZAR

Et moi ? moi ? qui, voici dix ans, tuai mon père, moi que vous avez accueilli, ici, auprès de vous, sans me rien dire...

LE PRIEUR Cet homme a-t-il voulu, ainsi que vous, Entrer au clottre et fervemment, à deux genoux.

30 DEUX DHAM£S

Battre de sa prière incessante la porte Des paradis fermés ?

DOM BALTHAZAR

Qu'importe !

C'est depuis hier que je vois clair à coups d'éclairs En moi-même...

LE PRIEUR Mais votre crime est efiFacé, Je l'ai absous et Rome aussi ; Depuis dix ans que vous vivez ici, Il est oubli, il est poussière.

Comte d'Argonne et duc de Rispaire, Vous paraîtrez indemne et exaucé A votre heure dernière, devant Dieu.

DOM BALTHAZAR Je veux crier mon crime devant tous...

Je me sens pris et emporté par ses remous Plus loin que ne s'étend ma volonté tenace ; Je veux crier mon crime et mériter ma grâce.. •

LE PRIEUR Mon fils...

LE CLOÎTRK

DOM BALïIIAZAR Toute la nuit je me suis épuisé»

'iolemment, à Tendig-uer, à le briser ; fe ne l'ai pu. Comme des flots sauvages jaillissait vers moi avec toute sa rage... les yeux n'étaient pas assez grands ^our regarder couler la vie et tout le sang lur la poitrine inerte

>e mon père. La blessure semblait ouverte 'lus largement qu'au moment de sa mort, ]l fermentait, et grandissait encor

mesure que mes yeux fous la regardaient îouler, couler toujours, couler sans trêve.

LE PRIEUR

Un rêve I

DOM BALTHAZAR C'était du sang, du sang fumant et vrai, f*en suis souillé et je le reconnais. Fe suisrouge de ce sang-là

jusque dans l'âme ; me pénètre, il me brûle, comme une flamme 'ui s'exalte en mon torse et se erlisse en ma chair.

3a OBUX DKAMES

J'en respire l'odeur sur moi. Le vent et l'air

Et la lumière, autour de moi, sont rouges.

J'ai peur de ce qui luit soudain, de ce qui bouge.

J'ai peur de tout. Le moindre bruit

Fixe un arrêt, dans ma pensée et ma prière,

Et l'effrayant silence est un étau qui serre,

Entre ses fers muets, mon cœur pendant la nuit.

LE PRIEUR

Votre cerveau, mon fils, s'égare et s'hallucine. Ce n'est plus Dieu, mais c'est Satan Qui vous ravage et vous domine Dom Balthazar, le piège qu'il vous tend. Il le tendit jadis, aux plus fervents des moines, A ceux des temps païens à peine exorcisés, A ceux du désert pâle et des rocs convulsés, Aux Paul et aux Antoine.

Votre esprit brûle et votre âme est en feu. Vos pas bagards abandonnent nos cimes ; Et vous ne songez pas que le plus grand des crimes Est de douter et de désespérer de Dieu.

LB CLOÎTIVB 33

DOM BALTHAZAR

Mon père f

LE PRIEUR Il faut renaître à la sagesse sûre, Il faut réinstaller le calme et la mesure En vous ; il faut brojer votre fureur ; il faut Couper dès aujourd'hui, à coups de faulx, Ce tas de blés mauvais, où la honte chardonne.

DOM BALTHAZAR Je ne pourrai jamais ! Jamais I

LE PRIEUR

Je vous l'ordonne.

D*un ion radouci, après un repo».

Mon fils, voici dix ans déjà que, parmi nous, Tu vis, aimant le jeûne exsangue et le courroux Du cilice secret et le cuisant cautère De cette mort quotidienne et volontaire, Que nous vivons, pour mériter le ciel, un jouri Le Christ se réjouit de toi. Son âpre amour Baise le sang caillé des sublimes blessures

M DEUX DRAAIBS

Que tu te fais pour sa gloire. Tes flétrissures Lui sont belles et les anges chantent I^-baut, L'excès de tes ardeurs et de tes pénitences. Or, tu ne peux pas, toi, voler cette existence A Dieu dont tu restes le prêtre et le héraut. Tu ne peux point bifiFer, par ta rouge folie, L'œuvre de ton devoir non encore accomplie, Tu ne peux point jeter entre le Christ et toi Ta justice, pour en faire la loi.

DOM BALTHAZAR (torture)

Mon père i Mon père !

Ecoute encor.

DOM BALTHAZATi

Oh ! mon père I

LE PRIEUR

La voie Du doux pardon doit rester celle de ton choix. Ton avancée y fat si simplement sublime

Que Dieu lui-même accepte, à cette heure, ton crime Et qu'il-Taime, paiceque", grâce à lui, to fus L'être choisi pour les rémissions suprêmes. Nuire à un tel projet divm, par le refus De te soumettre eneor aja siîeace absolu, Serait, mon fils, outrag-er Dieu, jusqu'au blasphème. Le Christ vit pour la justice, mais il est mort Pour le pardon, et la mort est plus haute...

DOM BALTHAZAR Mon père \

LE PRIEUR Et puis, song-e un instant, au tort Soudain que nous ferait, à tous, ta faute Jetée aux négateurs, comme à des chiens ; Songe au rouge appareil de la vengeance humaine, Inutile pour toi, qui ne lui dois plus rien ; Mon fil», songe à moi-même aussi, songe au domaine D'autorité dont tu seras le chef fervent Après ma mort. Tu es de race impérieuse. Tu es l'élu, tu dois tes jours à ee couyent; Dieu sait ce qu'il a fait, jadis en t'amenant

Ici, loin de ta vie étrange et orageuse,

L'esprit humble, mais le cœur haut et fier encor.

DOM BALTHAZAR J'ai tant besoin de la pitié, mon père I

LE PRIEUR

Non pas ! tu dois te relever, d'un large essor, Et resurgir, moisson neuve, de ta jachère; Repens-toi parmi nous, tant que tu veux. Pour que le repentir te soit un nouveau, titre Au prestige religieux.

DOM BALTHAZAR

Si je pouvais, tout à l'heure, au chapitre, Me confesser une suprême fois!

LE PRIEUR

Selon l'usage ancien, tu as ce droit, Tu peux le prendre et t'en faire une armure. Entre moines, tout est permis, dès que tu crois Pouvoir te ressaisir...

LB CLOtTRB

DOM BALTHAZAR

Ohl j'en suis sûr!

J'arracherai publiquement, devant mes frères, Du fond de mon cerveau, le mal roug'e et griffu. Je le noierai dans les eaux d'or de leurs prières, J'irai vers eux, fervent, soumis, heureux, confus, Le cœur fleuri de ma douleur et de ma crainte. Je laverai ma force en leurs conseils sans feinte. Je les prierai de prendre en main mon espoir las, Mon doute et ma terreur, ma rage et ma misère. Je dirai tout et vous m'assisterez, mon Père...

Sois sans crainte, je serai là, je serai là.

Il sort, DOM BALTUAZAR court vcrs DOM MARC, qui, de loin, depuis un instant, les regardait.

DOM BALTHAZAR

Mon frère Marc, sais-tu que je m'en vais renaître, Qu'un nouveau jour va dissiper ma nuit

IQue je serai, bientôt, comme autrefois, celui Que tu aimas...

DOM MARC

Tu n'as jamais cessé de l'être, Tu n'as jamais démérité de nous.. .

DOM BALTHAZAR (devenant sombre de nouveau)

Tais-toi, J'ai la honte de vivre encor et de te croire.

DOM MARC Quoi que tu tis, moi, j'ai si grande foi En ta vertu profonde et si long-temps notoire. . .

DOM BALTHAZAR

Tais-toi! Tais-toi! ne me dis rien, avant Que je sois pur 1

DOM MARC

Mon pauvre frère et maître, Que suis-je, hélas! sinon un simple enfant; Mais tout mon être

Vole vers ton malheur et ton tourment, Dont j'ignore la cause.

Pour qu'en mon cœur tu les déposes

L£ CLOÎTRB Sq

Je ne suis rien, mais j'ai deux mains.

Pour les joindre; j'ai deux genoux,

Pour les plier et les user, devant les saints ;

J'ai toute mon âme, qui te procl£ime

L'ensemenceur d'amour de mon cœur fou.

Ma voix et son ardeur pour toi jamais ne chôment.

Je t'aime autant que Dieu peut le permettre aux hommes ;

Je veux, pour moi, ton mal; je veux ta croix;

Je veux que ta douleur pénètre en moi,

Avec toutes ses dents de violence,

Je veux, à travers moi, les coups de lance

Qui t'assaillent et te perforent, toif

DOM BALTHAZAR

Enfant !

DOM MARC

Je crois sentir je ne sais quel mystère Autour de toi ; les plus parfaits d'entre nous tous Manquent parfois à nos règles austères.

Mais ta faute fût-elle éclatante, les coups De tout l'enfer ne pourront faire Que je ne t'aime encor plus fervemment

'40 DEUX DnAMfiS

Regarde-moi : mes yeux soat pleins de ton ardeur

Et de ta volonté ; tu es l'aimant

Qui soulève, vers le ciel d'or et le bonheur,

Immensément mon cœur;

Tu es la joie inassouvie

Qui incendie et consume ma vie;

Après le Christ, je ne sais rien

Qui, plus que toi, me soit l'évidence du bien.

Frère, tu es marqué pour les actions grandes ;

Resurgis donc de ta tristesse et m'apparais

Gomme autrefois, vainqueur, ô toi, qui n'es jamais

Plus beau ni plus puissant que lorsque tu commandes,

DOM BALTHAZAR 0 doux être naïf et spontané 1 Gomme je t'aime et te chéris quand même. Malgré ma peine et mes remords débâillonnés I J'appris par toi la confiance nue, La bonté simple et l'affolement tendre ; Les voix les plus saintes, tu me les fis entendre , Je les cueillis sur ta bouche ingénue Et j'y joignis la mienne, âpre et passionnée ; Tu me changeas un peu mon âme hallucinée,

LB CLoItRE 4i

Si bien qu'à tout ce que l'instinct le chante

Au cœur, je crois. Je crois que tu devines,

Sans le tromper jamais, l'intention divine ;

Je te sais pur de toute ardeur méchante,

Je te sais clair, de devoir strict, de piété grande

El chasle, et vierge, et beau comme une offrande...

DOM MARC (avec exaltation) Balthazar 1... Balthazar I

DOM BALTHAZAR

Ame fragile!

Si je n'eusse eu la peur de fendiller l'argile, De ta si fraîche et timide innocence.

J'aurais jeté vers toi ma rouge conscience, Je t'aurais dit ce que je vais crier à tous : Ma honte — et mon péché terrible, absous, Certes, depuis longtemps, mais qui renaît. Mais qui surgit, ongles ouverts, Regards sanglants, de mon passé mauvais Et qui revient rôder et rugir dans ma chair I

DOM MARC Ne me dis rien, j'ai peur, je ne veux pas Que devant moi, tout seul, ici tu t'humilies.

DOM BALTHAZAR Tu m'entendras me confesser, après complies, Là-haut. Tu me diras ce qu'il me reste à faire Pour m'affranchir du mal tumultuaire Et pour n'y plus penser jamais.

DOM MARC Toute mon âme Se fera flamme Pour veiller ta douleur ; Tout mon amour entourera ton cœur Comme des linges clairs pour en sécher les larmes; J'ai dans mes mains les plus saintes des armes, Le jeûne ardent, la prière éperdue Qui lutteront, pour que la paix te soit rendue ; Si la Vierge, dans l'extase embrasée, Désire encor, comme autrefois, pour l'exhausser, Savoir ma plus intime et profonde pensée,

Je lui crierai : Mère incomparable et plus claire

Que les roses et les rayons,

Guéris de son remords et de son mal mon frère I

Sois-lui le vêtement de joie et de pardon

Qu'il faut porter sur terre

Pour que les yeux de Dieu

Fixent, sans déplaisir^ sur Thumaine misère,

Leur majesté.

DOM BALTHAZAR Mon doux frère !

DOM MARC

Je ne conçois Ni l'éternel salut, ni le ciel d'or sans toi ; Je veux sauver mon âme avec la tienne ; Je veux mourir pour que tout l'infini D'ardeur et de bonheur nous appartienne : Je veux que nos destins soient à tel point unis Que ta bouche soit la mienne, que ta louange Soit la mienne, que Jésus-Christ et que ses ang-es Nous confondent quand notre amour torrentiel S'abîmera là haut, dans les brasiers du ciel. . .

Frère ! Frère 1

Il se jette sur la poitrine de dom BALTHAZjiR. — Lcs clochcs sonnciit.

DOM BALTHAZAR Sois sans crainte. Tu m'as rendu Ma force et désormais je me sensdéfendu Par ta clarté de cœur contre l'enfer entier ; Voici rheure pour le pardon et la pitié, Voici la paix et les cloches de délivrance. . • Voici venir l'entière confiance Pour

nous guider dans les chemins de Dieu... Sois sans crainte, mais prie encor. Adieu.

Ils se séparent ; le rideau tombe.

## ACTE H

La salle capitulaire ; bancs de bois, dallage blanc et noir avec, au milieu, une natte de joncs. Un Christ pend au mur. A droite, à sa place habituelle, dom balthazar est prosterné, le front caché en ses mains jointes, thomas survient et s'approche lentement. Il lui frappe légèrement sur ^'épaule î

THOMAS

Votre âme est inquiète, mon frère. Puis-je à mon toui prier ponr elle et compatir ?

DOM BALTHAZAR (le regardant et hésitant dans sa réponse) Toutes les prières comptent devant Dieu.

THOMAS

DUS paraissez soufiFrir comme rarement on souffire.

DOM BALTHAZAR

Toutes les prières du monde pèsent moins, peut-être, que ne pèse mon crime.

THOMAS Votre crime ?

DOM BALTHAZAR Tout à l'heure, ici même,jele confesserai devant t<^i:^.

THOMAS Est-il donc si grand qu'il jette à terre votre ardeur ?

DOM BALTHAZAR

Mon ardeur ! mon ardeur ! il s'agit bien de mon ardeur...

THOMAS

Votre ardeur ! Oh I je la sais tenace et violente. Je la sais...

DOM BALTHAZAR Laissez-moi...

THOMAS Je sais son travail sourd pour dominer ce cloître.

DOMBALTHAZAK Laisses^-moi, vous dis- je... Ni vous, ni moi, ne serons chefs de cette maison. lien est de plus dignes. ,•

LE GLOItRK 49

THOMAS Dom Militien ?

DOM BALTHAZAR Laissez-moi,... Laissez-moi,... Laissez-moi,...

THOMAS

Je ne comprends plus ; je ne sais plus que croire.

Un repos, dom balthazar ne répond pas THOMAS continuant :

Dom Balthazar, vous étiez, parmi nous.

L'homme, depuis long-temps choisi, celui qui vint,

Un JOUI, armé d'une sorte de droit divin,

Prendre possession de notre obéissance.

Vos paroles étaient hautes et crénelées

De force et d'arrog-ance,

Et votre volonté, par blocs accumulée,

Malgré la mienne, en imposait à tous!

Notre prieur sentait en vous

Une âme, autant que la sienne, âpre et féodale;

Il vous rêvait abbé et maître après sa mort.

Si l'humaine existence est creusée en dédale,

Vous vous leviez comme une tour, construite au bord.

D'où Ton peut voir et indiquer au monde

Quelle route est propice à sa marche errabonde,

Et quel chemin de Dieu traverse ceux du sort.

Aujourd'hui, vous voilà

Pauvre, désemparé et las,

Ruine qui travaille à sa propre ruine.

Votre fierté s'ébranle et se disjoint.

Votre audace tomberait-elle ? et le futii

Et colossal org-ueil qui vous domine,

Soudain, dès aujourd'hui, se payerait-il î

DOM BALTHAZAR Si cet orgueil se paye, au moins L'aurai-je ainsi voulu et ordonné moi-mêmo.

THOMAS Hélas 1 que voici bien le cri Que votre conscience arrache à votre esprit. Toujours l'orgueil, l'orgueil!... vous-même et votre orgueil.

DOM BALTHAZAR (bouleversé)

Ce n'est pas vrai] ce n'est pas vrail je mens I je mens I C'est par amour, par seul amour que les tourments

Et les remords rachèteront mon âme.

Je ne sais plus ce que je dis, ce que je sens;

Vos regards me sont traîtres ;

La sourde flamme

Qui sort de vos discours me g'agne et me surprend,

Mais Dieu qui m'aime et me comprend

Voit lumineusement

En moi, jusqu'au fond de mon être.

Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

THOMAS Vous ne voukz donc pas de mes prières ?

DOM BALTHAZAR o Saints du ciel, Anges planant près des Calvaires, Patrons des vieux combats chrétiens, ayez pitié ! Mon repentir n'est point fallace; il monte entier Vers les sommets des

pardons rédempteurs. Mon frère est là qui me tente, dans l'ombre, Sa voix ranime encor les affres sombres Et les bonds de l'orgueil dans le fond de mon cœur ! Mais vous aurez pitié de lui, Seigneur, Pitié de lui, autant que de moi-même ;



Je ne repousse pas sa plus simple prière,

Je ne puis pas, je ne veux pas,

Peut-être est-elle utile et salutaire

Plus que d'autres, — mais par ta mort, par ton baptême.

Par ta douleur, pitié, pitié,

Pitié pour nous, Seigneur !

THOMAS

Mes prières vous sont d'autant meilleures Que, pour les adresser à Dieu, je pleure. Je lutte et me fais violence ; Prier pour ceux

Qui vous sont ennemis vaut mieux Que s'abîmer dans la plus roug-e pénitence. Je prie et je prierai pour vous.

DOM BALTHAZAR (résigné)

Merci.

Un repos,

THOMAS (s'éloigne, puis revient)

Vous me disiez tout à l'heure : ni vous, ni moi, nous ne serons chefs de ce cloître. Néanmoins, Dom Militien, de lignée haute,

certes, est trop vieux ; de plus, malade,

LE GLOÎTAB 53

branlant, voisin de la mort. Idesbald ? une nature médiocre. Bavon et Théodule? pauvres clercs s'acharnant sur des livres, qu'ils ne comprennent pas. Quant à

Iom Marc ? un enfant, un simple...

DOM BALTHAZAR (brusquement)

Ne touchez pas à celui-là I

ignore nos infamies, Nos volontés violentes, mais ennemies, Votre brigue, mon frère, en lutte avec son droit; Il vit et croit en Dieu, avant de croire en soi. Il est choisi, non point par nous, mais par les anges. Il est un faisceau d'or dressé parmi nos fanges ; Quand il sera le chef de vous, de moi, son cœur Appellera le ciel, pour que le ciel lui-même Réinstaure le culte, ici, de la ferveur. Du sacrifice et de l'humilité suprême.

On lui obéira, car Dieu l'aura voulu.

Car Dieu le veut — et, s'il faut des miracles, Ils surgiront de ces mêmes obstacles Dont vous barricadez le chemin du salut.

54 DEUX DRAMB9

THOMAS

Vous m'étonnez. Que le prieur me dise : Il est, pour diriger les cloîtres et l'ég-iise, Des hommes hauts, choisis par Dieu, Qui détiennent, pour ordonner le mieux, Une force tenace

Gardée et augmentée au profit de nous tous. Depuis des siècles, dans leur race, Je puis comprendre, et tout à coup songer à vous. Mais à Dom Marc...

DOM BALTHAZAR Pensez à lui, pensez à lui!

THOMAS (se carrant en face de dom balthazar)

C'est à moi seul et à nul autre que je rôve, Vous, vous êtes la force en deuil qui se détruit, Qui se ruine et qui s'efface et qui s'achève, Je suis celle qui monte et qui le veut crier, Je suis las d'obéir et de mTiumilier.

Cette force triomphe en mon âme nouvelle, Elle grandit tous ceux qui se réclament d'elle.

LB cloItrb 55

Et rejette vos droits anciens et routiniers, Comme des fruits rongées de vers, hors des paniers. Vous ignorez quel cœur s'attise en moi, vous autres 1 Quelle est ma mission d'éclaireur et d'apôtre, Moines d'orgueil, moines de faste et de blason, Le Christ devant vous tous me donnerait raison ; Il vous dirait : « Vous croupissez dans un silence Pieux et lourd, derrière un mur de somnolence; Vous végétez ! On sonne au loin le branle-bas Contre ma croix, dont autrefois les larges bras Tenaient, pour le serrer contre mon cœur, le monde; Vous vous rapetissez, votre esprit s'inféconde ; Le vent de Dieu ne souffle plus dans vos manteaux; Vous parez mon autel de fleurs, mais les bedeaux Sont là pour l'adorner et allumer les cierges ; Vous étouffez l'immense ardeur, la vigueur vierge, La langue en feu qui descendit, sur mes fervents, A Pentecôte. Hommes inutiles, souvent, Quand je vous

vois priant et gémissant ensemble, Monotones et lents et endormis, il semble Que je devrais vous châtier...

DEUX DRAMBS

DOM BALTHAZAR (violent)

Vous blasphémez, Le Christ a dit lui-même à ses fervents aimés, Qu'il est présent, surtout, lorsque ensemble ils le prient.

THOMAS Il est Tesprit, la voix, le geste et la furie De ses propagateurs savants et lumineux!

DOM BALTHAZAR Nous le servons autant que vous, moine! Les feux Divins qui nous brûlent ont môme violence; Mais nous, c'est dans la paix pieuse et le silence Que nous l'aimons. Le monde où vous rêvez d'aller Crier sa gloire est sourd, aveugle et tavelé De pourriture et de luxure. Il joue et se distrait avec de l'or encor. Comme un vieillard couché sur un lit d'agonie ; Son seul calcul, son seul génie Se plaît à des jouets subtils et criminels. Mais qu'importe cela, devant la vérité du Ciel, Devant mon Dieu, devant le vôtre?

Vous me parliez des saints et des apôtres.

LE CLoixnK 67

S'ils revenaient, ceux-là, si, tout à coup, sorta it.

De leur tombeau, l'orage de leurs âmes,

On les verrait prendre en leurs mains toutes les flamme •

Pour en brûler la vie — et retourner là-haut!

J'ai conscience autant que vous de ce qu'il faut

A ce siècle sacrilège et funeste,

Mais je n'irai jamais discuter avec lui,

Mais je n'irai jamais me salir à sa peste.

Vous le faites, j'ose le croire, avec ennui.

Garant votre splendeur et votre âme chrétienne,

Mais, fierté pour fierté, je préfère la mienne.

THOMAS Toujours l'orgueil !

DOM BALTHAZAR (autoritaire)

Oh ! celui-là, Je le maintiens debout et je n'en rougis pas ! Je suis un violent qui lutte avec son crime, Sans rien abandonner de sa grandeur à soi. Ce crime unique absous, je ressaisis mes droits ; J'étouffe en vous l'esprit mauvais qui vous anime ; Je prépare la voie à Marc, je le soutiens



De tout l'effort vainqueur de ces deux bras chrétiens. Le cloître entier sait bien de quelle âme je brûle, Quelle foi rude et ferme, en mon torse s'accule, Pour résister et s'opposer à vos folies; Le vin doit rester pur dans le ciboire, Et votre ardeur de doute ou de savoir, Goutte après g"outte, y versera la lie Et le poison qui tueront l'avenir.

THOMAS. (très froidement) Soit par org-ueil ou bien par repentir, Il n'importe comment, vous vous perdrez, mon frère...

Le PRIEUR paraît tout à coup au chapitre. Silence des deux moines.

Leur gêne. Après un instant, dom BALTHAZAR s'avance vers lui.

DOM BALTHAZAR Excusez-moi d'avoir rompu violemment Ma retraite d'esprit, mais ce moine dément S'en est venu pour me distraire Et me tenter le cœur, avec des mots mauvais.

LE PRIEUR Il fallait le chasser, s*il vous tentait, Votre devoir est le recueillement austère Et absolu. (A Thomas.) Laissez cet homme à ses prières.

Le PHiEUR fait un geste, thouas s'éloigne.

A cette heure, nous seuls, nous désirons encor Que ce cloître, mon fils, reste superbe et fort, Plus haut que la dispute et la mêlée humaines. Si ta confession n'est point ferme et hautaine. Si tu ne rebondis, g-râce à elle, d'un coup. Vers le calme de Tâme et le respect de tous, Il faut lier ta lang-ue et réprimer ton geste Et museler en toi les repentirs funestes. Je viens pour préparer et surveiller l'aveu.

DOM BALTHAZAR o mon père, rien ne sera plus simple à Dieu Que d'imposer ma force, après ma pénitence.

LE PRIEUR Certes, il est le maître; il te doit assistance,

Ou DKUX DRAMES

Car, s'il t*abandonnait et si je n'étais là,

Ta piété rude et ton humilité suprême

Tourneraient contre nous et contre Dieu lui-même.

Si des hommes tels que nous deux ne savent pas,

Par l'héroïsme saint et la chrétienne audace

De leur âme, garder et défendre la place

•Que le ciel tour à tour leur assigne et leur doit,

€'en est fini de la vertu mâle et profonde,

•C'en est fini du joug, c'en est fini du droit

Et de la main qui rive à la règle, le monde.

Ton exemple est téméraire, mais souverain.

Il faut qu'il soit pour tous comme une ample lumière,

Comme un exploit sacré qui te gagne tes frères

Et les range sous toi et ton pouvoir, demain.

Etpuis il faut surtout que ceux-là qui intriguent

Sachent, à l'heure même où s'affirment leurs brigues.

Ce qui sépare d'eux des hommes comme nous

•Qui commandent encor quand ils plient les genoux.

La cloche sonne. On entend des pas qui se rapprochent.

Les moines entrent au chapitre, prenant chacun sa place.

Le PRIEUR monte en chaire.

LB CLOÎTRI 6l

LE PRIEUH

Ce cloître a délaissé les pratiques anciennes. Un moine, un de vos frères, me les a rappelées. Depuis que les confessions publiques sont abolies, la vigueur morale de notre ordre est atteinte. Il y a dix ans, sous Dom Gervais, mon maître et mon prédécesseur, elles florissaient encore. Je les rétablis aujourd'hui.

Vous allez entendre la confession d'un parricide. . . .

THOMAS (se levant tout à coup; D'un parricide?

LE PRIEUR (continuant froidement) ... D'un parricide dès longtemps pardonné. Devant le monde, un aussi large et gratuit aveu serait impossible. Mais vous êtes des moines, vous comprendrez la beauté et l'héroïsme de l'aveu, vous exalterez ce que des âmes moins hautes que les vôtres ne saisiraient môme pas. (A dom Balthazar.) Confessez-vous, mon frère.

DOM BALTHAZAR (se lève et s'agenouille sur la natte de paille, au milieu du chapitre)

Je vous demande pardon à tous, d'avance, car mon

crime est ancien et j'ai vécu indemne en ce cloître, pen-

dant des jours et des années...

Mon père est mort, je l'ai assassiné,

La tête folle et sauvage de vin

Pris tout à coup, comme un levain

Le soir, au fond d'une taverne.

Notre maison dormait. Une lumière terne

Dissipait l'ombre, à peine, autour du lit.

Mon père était encor, quoique affaibli,

Un vieillard rude et fort. Je vis sa gorge à nu

Où les veines saillaient. Son front chenu

Vivait d'un éclat pâle, et sa fierté

Sans défense le défendait : je m'arrêtai...

— Ah ! si, dans ce moment, j'avais pu voir,

En un éclair, les yeux fixes du désespoir

Darder ; si cette croix

II désigne celle du mur.

OÙ s'épuisent nos bouches

Avait gardé mon père et défendu sa couche.

Si l'un de vous, celui qui m'est doux et ami.

Avait, dès ce temps-là, compté parmi

Ceux dont les cœurs me sont prière et flamme,

Jamais le mal n'aurait ensanglanté mon âme.

Jamais je n'aurais vu'la mort inévitable...

LE PRIEUR Il faut vous confesser plus calmement, mon fils.

DOM BALTHAZAR A cet instant gonflé d'avenir redoutable, Mon père ouvrit les yeux et tout à coup surgit, Muet et soupçonneux, devant ma haine; Ma gorge était brûlante et mon haleine

Semblait morte. Mon père avait saisi mon bras Et le serrait, mais sans crier, ne voulant pas Qu'on sût jamais, en quel orage.

Un nom tel que le nôtre avait sombré. Ma rage Se ralluma, rien qu'à sentir des doigts brutaux Et secs serrer ma chair en leur étau.

Une colère fauve

M'emplit; je repoussai, jusqu'à l'alcôve, Mon père, et le couteau brilla devant ses yeux... Il paraissait, lui seul, être tous mes aïeux Si grande était sa taille et si dure sa force. Mes doigts cherchaient le chemin de son torse, Mais s'égaraient. Il évitait mes coups ; Ses poings j;;^"^oux me saisissaient au cou



Et ses ongles marquaient en moi leur rouge empreinte.

Je n'eus le temps que de l'abattre en une étreinte

Suprême. Alors encor, une dernière fois,

D'un grand sursaut, il s'échappa de dessous moi :

Et nous étions debout, tous les deux, face à face,

Avec notre fureur tenace

Et notre orgueil crispé

Quand, d'un seul coup terrible et droit, je le frappai.

Voilà, dans l'âpre horreur de sa toute bassesse,

Mon crime immonde et fou. Je le confesse

Tel qu'il s'est déroulé, un soir, voici dix ans.

LE PRIEUR (se lerant)

Dien qu'il soit plein d'opprobre et ruisselant de sang, Notre maison entre ses murs l'étouffé.

L'herbe mauvaise est détruite par touffes Et se brûle dans l'or en feu du repentir. Nous allons vous juger. Votre deuil va finir, Mon fils, — répondez donc aux questions posées.

Silence.

UN MOINE (à DOM balthazar) Votre haine sanglante était-elle sans cause ?

LB CLUÎTKB C5

Mon père était sévère et j'étais fou. Il se dressait comm« un obstacle : mes vices convoitaient ses biens.

UN AUTRE MOINE Vous êtes-vous complu dans le désir de votre crime?

DOM BALTHAZAR

Assez longtemps pour que je m'en accuse.

LE PRIEUR (intervenant)

Le meurtre fut soudain et violent. Vous n'avez pu vous y complaire, ni longuement le préparer. Vous outrez votre faute.

DOM BALTHAZAR J'ai honte de moi jusqu'au delà de mon péché.

UN MOINE Si notre esprit vous condamne, notre cœur vous rehausse. Votre exemple est magnifiquement chrétien.

IDESBALD (se levant) Magnifiquement chrétien? Il suffit donc d'assassiner pour rayonner?

DOM MILITIEN L'aveu de Balthazar est simple, il est sublime, Et si jadis, quand les âmes hantaient les cimes, Un moine avait autant que lui supplié Dieu, Tous ses frères auraient sanctifié leurs yeux A voir les feux de son péché, comme des roses Teintes de sang-, monter vers les apothéoses.

IDESBALD Voyons le mal d'abord, l'apothéose après.

DOM MILITIEN Vraiment, à vous entendre, on songe à quels regrets Vous induit le devoir d'être à tous secourable, Le ton de votre voix s'affirme inexorable Et Dieu paraît absent de votre cœur, ce soir ; Vous vous montrez hostile et dur, haineux et noir, Vous hésitez, hélas ! à pardonner la faute Dont votre frère est las. Vous renvoyez cet hôte Qui frappe au seuil de votre âme, la nuit.

IDESBALD (désignant dom balthazar)

Ce n'est pas moi qu'il faut juger. C'est lui.

THEODULE L'esprit se perd au fond de tant d'abîmes De misères et de perplexités!

DOM MILITIEN

Le crime Est une épreuve et un combat, quand Dieu Le-lransfig-iire avec l'éclair des cieux, Qui frappe et qui suscite en un saint Paul, l'apôtre. Vous oubliez les miracles d'en-haut, vous autres! Vous abdiquez, au nom des sagesses du jour, Ce qui fut la splendeur et la force, toujours. Des vieux cloîtres remplis de

chrétienne folie. Les demeures du Christ sont des anomalies Ici-bas, si l'héroïsme n'y est prêché Comme règle de la vertu et du péché.

Dom Ballhazar s*est repenti : depuis cette heure. Il est encore plus haut. Si sa faute est majeure, Tant mieux; il revient de plus loin, il est plus fort; Aucun de nous n'aurait ainsi vaincu la mort Ni surmonté tant de périls sur son passage; L'exploit sacré met sa lueur sur son visage;

Le ciel choisit sa faute et nous la montre à tous Comme une marque qui prédestine.

IDESBALD

C'est fou !

C'est fou ! Jamais le mal n'enfla pareille audace. Dom Balthazar n'est plus qu'un criminel. Sa face Est sauvage de sang et nous le renions.

UN MOINE C'est un lépreux qui nous touche.

## UN AUTRE

Faut-il avoir pitié.

Lorsque l'orgueil est de moitié Dans un aveu ?

LE CLOÎTRC G 9

THÉODULE (songeur)

Le Christ en sa balance Laissera choir ce crime, avec terreur.

LE PRIEUR (debout)

Silence !

Vous n'examinez plus une conscience ; vous vous acharnez sur un homme. Cette confession, que je voulais dig*ne et profitable, aboutit aux disputes et à la haine* Dom Balthazarpar sa patience et sa résignation a mérité plus que son pardon. Je veux qu'on examine uniquement sa faute. Gela seul, et rien de plus.

THOMAS Votre crime, mon frère, a-t-il été connu?

LE PRIEUR

Nous ne jugeons que le péché. Le crime relève de la justice humaine.

THOMAS (très calme) Votre péché à-t-ii été connu, mon frère ?

DOM BALTHAZAR J'échappai aux recherches. Un vag-abond fut puni à ma place. J'eus la honte d'assister à son supplice, sans rien proclamer.

LE PRIEUR Que les juges se trompent, il n'importe. Notre justice n'est point la leur.

IDESBALD Pourtant, il faut examiner la faute en taute son étendue.

LE PRIEUR Le châtiment la suit, il n'en fait point partie.

IDESBALD Alors, que reste-t-il à expier?

LE PRIEUR C'est moi qui le décide.

IDESBALD Mais alors, pourquoi nous convoquer, nous?

## LK GLoI1R

LE PRIEUR

Pour vous illuminer, avec un grand exemple, Pour vous montrer ce qu'est vraiment une âme, où vit Et souffre et triomphe le Christ, Comme en son temple.

DOM MARC (exalté) Il faut prier... rien que prier... toujours prier...

DOM MILITIEN Comme il le fit jadis, le Christ peut délier Les rets les plus serrés où se débat une âme, Et l'exalter vers lui, comme un bouquet de flammes. Notre frère fut un martyr...

IDESBALD

Un assassin !

Vous dis-je ; un assassin et rien qu'un assassin I

UN MOINE (s'adressant au prieur) Il en est parmi nous dont le vague dessein Est de grandir Dom Balthazar grâce à son crime ; Notre prieur lui-même est leur victime...

LE PRIEUR (tout à coup debout)

Taisez-vous tous. Je suis le maître, seul I Jusqu'au jour où mon corps serré dans mon linceul Ira se reposer sous cette croix

Il désigne la croix du mur.

Que j'ai choisie et pour guide et pour arme,

Vous admettrez pour vrai ce que vous dit ma voix.

On se tait. J'atteste ici que, par son cœur, que, par ses larmes, A désormais conquis sa part De céleste bonheur et de sûre existence, Là-haut ; que seul, par un surcroît de pénitence, Il s'est humilié, devant vous tous ; le Christ N'exigeait plus de lui ce suprême martyre. Oi , nul de vous ne s'est levé pour dire, Avec la joie au cœur d'être par tous compris : « Nous ne sommes que des Chrétiens bien tristes Lorsque nous comparons nos âmes rigoristes Et tranquilles, à cette âme folle de Ciel. » J'atteste aussi que votre cœur est lourd de fiel, Que je découvre en vous la louche inquiétude,



Qu'elle fut basse et coupable, votre attitude ; Que mon oreille encore subtile a entendu Vos murmures vouloir troubler la confiance, Le solide crédit, l'entière obéissance Et l'absolu respect, qui me sont dus. .

Silence total.

Vous croyez donc miner, par la révolte habile, L'assise en pierre et fer de ma force immobile Et détourner le sens de ce qui fut écrit ?

Dites ?

Il regarde autoar de lui — Silence :

nul ne boug-e.

Moi je vous jure, ici, par Jésus-Christ ! Que le pouvoir entre mes mains restera ferme Et droit, qu'il vous surplombera, jusques au terme Où buteront mes pas lassés et vieux.

Afin que tel, après ma mort, on le retrouve...

THOMAS Je veux que vous sachiez qu'ici je vous approuve.

Je n'en ai cure, il me suffit que ce soit Dieu !...

Un long repos ; le prieur se calme peu à peu et continue.

Et maintenant dispersez-vous. Vous n'avez plus assez de calme ni de chafité clairCj pour comprendre et juger votre frère.

Se tournant vers dom bai^thazaa.

Dom Balthazar, l'usage de ce cloître exige que moi, qui présidai cette assemblée, où tant de vertu haute aurait dû s'épanouir, J€ vous inflige à vous la pénitence. Vous dormirez sur k diare, un mois durant. Vous direz les psaumes à minuit. Vous vivrez éloigné de l'autel pendant trois jours et n'assisterez au sacrifice saint q«e du haut de la trib=une du chœur, derrière la grille. Accomplissez ces ordres et demeurez en paix.

## ACTE III

Décor du 4" acte : jardin du couvent

LE PRIEUR Toute la nuit, j'y ai soD^é. Dire qu'une aussi âpre ijuerelle, moi présent, a divisé l'assemblée, que la confession de Dom Balthazar n'a point porté, que nos moines...

DOM MILITIEN Oh I vous les avez superbement matés...

J'eusse préféré mourir sur place, dans ma chaire, plutôt que de leur abandonner Balthazar. Ils étaient tous rués contre lui, contre moi... Et Balthazar ne boug^eait point, ne se défendait point... Toute sa force paraissait morte, tout son orgueil vaincu.

DOM MILITIEN Le remords entame les énergies les plus belles.

LE PRIEUR

Gomme Idelsbald nous résistait ! Comme son mauvais esprit g-ag-nait nos moines! Comme tous étalaient leur audace et leur impatience , au grand jour. Il me semblait que ce cloître m'échappait, que mon autorité, fléchissait comme une branche ployée et emporter? par la rafale..,

DOM MÎLITÎEN Jamais vous ne leur avez parlé sur un tel ton.

LE PRIEUR Et eux, sur quel ton me bravaient-ils ? Avez-vous pesé leurs réponses, leurs allusions, leurs défis? Tout ce qu'ils disaient supposait une entente, une conscience soudaine de leur force. Ce qui m'inquiète, c'est qu'ils aient osé non seulement parler, mais penser ainsi, en face de nous, en face de moi. Il faut qu'en ce cloître quelque chose de profond se soit transformé sans que je l'aie su, sans que je le sache.

LK CLOÎxnE

DOM MIUTIEN

Quand on est vieux c®mTOemms^ on n*a plus d'jcux pour voir tout ce qui chan^g-e.

LE PRIEUR (saisissant dom militien par le bras et le regardant TÎremciïl dans les yeux)

Dire qu'il 7 a trente ans tofiit était ordre et soumission ! Quand je fus élu prieur, vous seul me disputiez la place et quand je fus nommé, yous, >e premier, vous vous rangiez sous moi. Peut-être n'aura rs^je point eu votre sag-esse si le sort m'eût été contraire. Et de quel bon conseil vous me fûtes toujours ! Dites-moi, croyez-vous vraiment qu3 Balthazar me succédera ?

DOM MILITIEN Idesbald autant que Thomas brig-ue votre place. Du jour où Balthazar sera perdu, ils se sépareront et se feront la guerre. Jusqu'à cette beure, ils sont restés unis : c'est bon signe.

LE PRIEUR Hélajs l je ne peux plus te croire Depuis que j'ai douté de ma toute puissance,



L'airain de mon autorité s'est assourdi ;

Il ne résonne plus, sous son battant hardi,

Dans le silence et la ferveur des consciences.

Mes bras sont las, j'ai soixante dix ans ce soir ;

Je ne puis qu'en tremblant soulever l'ostensoir

Sur la foule. La mort rôde dans ma poitrine ;

Je suis un mur qui tombe et meurt, une ruine

Dont la tour veut, quand même, encor, rester debout ;

J'aurai été, dans ces âg-es mornes et mous,

Le dernier g-rand prieur de force autoritaire.

Moi sous terre, Dieu sait en quels fangeux remous

S'eng-loutira ce monastère !

(Un silence.)

Je ne vois plus personne, sinon toi, toi seul, Dom Militien, qui me puisses succéder.

DOM MILITIEN Moi ! mais ne suis-je point vaincu moi-môme, si vous l'êtes ? Ne suis-je point las, malade, inutile, à deux doig-ts de ma tombe ? Peut-on savoir qui de nous deux enterrera l'autre? Nous avons achevé notre œuvre d'accord avec celle de Dieu, et tous les deux, nous partirons en paix. (L^/is//ence.) Au reste, quand Balthazar aura vaincu sa propre crise, il triomphera de l'autre.

LE PRIEUR

Oh! de celle-là je m'en charge. Je me sens fort encore pour ce devoir dernier. Mais si, lui, si de ses propres mains, il allait se perdre; s'il annulait l'énerg-ie qu'il tient de sa race, comme une réserve magnifique. Il survient une heure, où les forces les plus sûres travaillent quand même à leur ruine. Et alors, plus rien à faire, c'est tout à fait la fin.

DOM MILITIEN Il vous reste Dom Marc.

Celui-là ! jamais. Ses mains ne peuvent que prier... Des sons de cloche se font entendre.

DOM MILITIEN

Voici les matines du dimanche terminées. — Nos moines arrivent.

LE PRIEUR

Allez. — C'est vous qui chanterez la grand'messe. J'y prêcherai.

Ils disparaissent.

Les moines arrivent. Les uns pc promènent sous les tonnelles, d'autres se rassemblent et causent.

IDESBALD (à thomas) Pourquoi approuvais-tu si nettement le prieur ? II no faut jamais donner raison à ses ennemis.

THOMAS Vous ne comj)renez pas.

IDESBALD Depuis hier, tu me semblés chang"é. Je no te reconnais plus. -

THOMAS Encore une fois, vous ne comprenez pas.

IDESBALD Quoi ? quoi ?... Mais parle donc...

THOMAS (haussant les épaules et ne donnant pas suite à rinterrogartron d'iDESBALD)

Le prieur a raison. L'autorité doit rester intacte et souveraine... Au reste, les choses se précipitent d'une

## I.B CLotxaâ

telle alhire q-m*!! ne' satgit plus da discutiar moa atûtu de T€K» Tapproiivent, même Théodiile. Il me l'at dit.

IDESBALD Théodule ?

THOMAS Le cynisme du prieuF lui a ouvert les yeux.

IDESBALD

Dites, si je dénonçais Don Ballhazar : la vindicte publique l'abattrait mieux que nous tous et nos moines m'en sauraient gré...

THOMAS

Un moine n'est justiciable que âes moines. Si Dom Balthazar est accouru ekes nous cacher ses crimes, ce cloître doit les enfouir. .

IDESBALD Il serait si aisé de...

THOMAS

Je vous défends de me tenter... Don Balthazar se perd lui-même. Hier eacore, je song-eais aux moyens

de l'abattre, aujourd'hui, c'est inutile. Le remords est une passion de ruine et de néant. Il suffit de lui ouvrir la voie.

IDESBALD Vous avez tort . Laissez-moi faire.

THOMAS Vous laisser faire 1... Vous laisser faire?... (Se décidant tout à coup). Vous allez voir... (Appelant tous les moines.) Mes frères... Mes frères... écoutez tous... Quelqu'un me conseille,

ici, d'avertir, hors de ce cloître, ceux qui puniraient publiquement la faute de Dom Ballhazar. Je veux que vous soyez témoins de l'horreur que j'en éprouve.

IDESBALD Mais...

THOMAS Je le dis devant tous, devant ceux qui me suivent, et, s'il en reste encore, devant ceux qui me combattent.

## THÉODULE

Nous n'avons jamais douté de votre honneur.

THOMAS J'aime ce cloître comme ma seule maison. Si son esprit est vieux, ses privilèges sont sacrés. Je les garderai mieux que personne; on est moine avant tout.

IDESRALD Ce cloître ne peut échapper aux lois.

THOMAS

Vous êtes seul à penser ainsi. Vous élevez entre vous et nous un mur plus infranchissable que celui qu'a dressé Dom Balthazar. Si jamais j'ai subi vos conseils, à cette heure, je les rejette et me sépare de vous.

UN MOINE Enfin I

UN AUTRE C'était nécessaire.

THÉODULE Idesbald était un danger; li nous éloignait de vous.

THOMAS (à idesbald) Votre brigue fut basse, votre ambition, sans grandeur.

Votre esprit vacillait au-dessAis des livres, où le mien s'abat pour mordre et cojnpirendre et& exalter. Nos frères ont pu craindre votre inQucaca sur m.oa cœur. Eu nous voyant toujours cx5te à côte, j'avais l'air de les trahir.

THÉODULE (à thomas) Désormais plus rien, ne nous sépare.

IDESBALD (désignant thomas et s'adressant aux moines) Vraiment, je crois rêver... Comment, moi,... moi, que sans ce^se il poussait en avant, moi...

T1S&MAS (à rcESBALD) Oublions-nous l'un Fautre, et suivons désormais nos chemins opposés.

IDESBALD

Ce que vous dites est insensé ; il ne se peut pas qu'en un seul jour, en un instant...

THOMAS Cela sera, puisque cela doit ^re.

roESBALD Oh [ je vous déteste plus encore que Balthazar I

LE CLOItRI ?7

THOMAS Et moi, je vous excuse et vous pardonne.

IDESBALD Je me moque de vos pardons, je reste debout en face de vous, en ce cloître ; je déferai, un jour, l^œuvre d'astuce que vous élevez, et qui monte, à cette heure, triomphale d'entre vos mains ; je renverserai plus tard à mon tour...

UN MOINE (allant vers idesdàld et désignant thomas) Tous, ici, nous approuvons notre frère Thomas. IDESBALD

Mais vous ne savez quel homme implacable et astucieux, quelle âme...

THOMAS (attx moines) Laissez le dire, je n'écoute déjà plus.,.

Les moines s'éloignent, à la suite de THOMAS, laissant idesbald, qui s'affaisse sur un banc, vaincu; — de l'autre côté du jardin apparaît dom cal- THAZAR II va s'agenouiller aux pieds du crucifix. A peine est-il en prière qu'iDESBALD s'avaucc vers lui.

88 DEUX DAAMBS

IDESBALD Dom Balthazar ?

DOM BALTHAZAR Quoi ? Vous?

IDESBALD Mon frère Balthazar.

bOM BALTHAZAR Fuyez! Fuyez I

IDESBALD Je viens vous dire...

Je ne veux rien entendre... Je ne veux pas que vous approchiez.

IDESBALD

C'est de vou3 qu'il s'agit, de votre place en ce cloître.

DOM BALTHAZAR Non ! rien ! rien! rien ! Allez-vous-en ! Allez-vousen !..

Il se dresse et chasse idesbald, qu fiait par s'éloigner.

DOM BALTHAZAR s'agenouillc de nouveau. A peine est-il en oraison qu'apparaît dom marc. Celui-ci vient droit à lui.

DOM MARC (très ému, presque pleurant)

Mon frère, il faut aller te dénoncer aux juges.

Etonnement de dom balthazar. Silence. 11 semble que, tout à coup, une lumière se fasse en lui.

DOM MARC (poursuit)

J'ai presque peur de te le dire, Car mon âme sanglote et se déchire Aux clous de ton martyr, Mais Dieu est au delà de ton amour !

DOM BALTHAZAR (anxieux, les yeux mouillés de pleurs et regardant DOM marc)

Dis!... dis encor...



DOM MARC

Que ne t'ai-je connu, ce jour, Où, dans la haine et la fureur publiques. Quelqu'un est mort et s'est perdu pour toi I Ce vagabond, ce famélique Honni par tous, mais que sauvait la croix Tendua et qu'absolvait un prêlrev J'eusse aimé l'être

Pour te donner ma vie et ta veirser mon sojïi^ I Je serais mort comme un martjîr, puisant Ma force et ma douceur dans ce silence Qui détournait de toi l'humaîne violence, Et mon âme sereine aurait monté, Si sûrement vers Dieu et vers ses ang-es Qu'elle aurait pu, là-baut, avec tBanqmlIitéj T 'associer à ses lo-

uaBges Et convier ton cœur, repentant d absoîis. Au banquet d'or oà I>ieii im)us doit Goadiiire ensemble.

DOir HALTHAZAR O pauvre enfant I Ohl le meilleor de neraDS L

LJC CLouns

o le plus pur des cœurs qui Irembleiit Et rayonnent, dans n.os iénèi>ces 1

DOM MARC Mais l'homme à qui les justices funèlres Ont arraché la vie avec l'honneur ; L'homme innocent qui n'a tordu son cœur, Dans le supplice et le délire, Que pour atteindre et pour maudire Celui

Dont vraiment l'arme avait détruit, En présence de Dieu, une existence ; Songe, mon frère, avec quelLe insistance Son cri doit retentir pour q^ue tu sois damné.

DOM BALTHAZAR Tais-toi... Tais-toi... J'ai deviné...

Ma main assassina deux fois : d^abord mon père ; Et puis... lui ! Oh ! dans quel puits d'ombre et de mrscre Je sombre !

Il est donc vrai que mon cerveau M'est nocturne comme un caveau, Puisqu'il n'aperçoit pas que l'humaine justice

Exige, autant que Dieu, sa part dans mon supplice. Elais-je fou? Et, sans cesse lui, notre prieur Me repoussait dans l'impasse de mon erreur, Ne voyant rien que son autorité brisée. Or, cela seul importe : avoir l'âpre pensée D'aller fouiller, jusques au bout, le repentir; Et je te remercie, enfant, de m'avertir Que le chemin que je suivais était perfide, Et d'assigner à mes remords nouveaux pour guides, Ta fervente innocence et ta naïveté.

DOM MARC

J'ai tant prié, tant sangloté.

Tant invoqué ma mère. Notre Dame, Pour que mon âme Ne pût faillir à son devoir total !

Je t*aime ! oh! d'autant plus que je te fais du mal Et que j'en pleure et que je dois le faire. Et que mes os tremblent, à voir le vieux calvaire, Immensément, avec toutes ses croix Et tous ses bras tendus, monter vers ton effroi.

LK CLOirHB 93

Réjouis-toi, car tu donnes la vie A mon âme ; ma rage inassouvie Rôdait autour de moi, ne sachant où planter Les dents de la douleur et de la cruauté. Un nouveau champ de pénitence immense S'ouvre devant mes yeux et mon salut commence, Pour la première fois, à rayonner là-bas. Enfin, j'ai redressé vers le salut mon pas I Je suis rég-énéré, depuis que ta lumière, Belle comme les fleurs des aurores premières. Baigne mon triste front de sa claire ferveur. Je sens dans ma poitrine, arder l'or de mon cœur. Ma conscience, au fond de moi, se transfigure. Je ne redoute rien : les cris, les fouets, l'injure. Le couperet, le sang, la mort me seront doux. Je songerai que Jésus-Christ baisa ses clous Et son gibet ; je songerai que tu écoutes La voix de ma folie et de ma peine absoutes, Et que tu prieras Dieu, à l'heure où le bourreau Garrottera mon corps meurtri, sur l'échafaud .

DOM MARC Hélas ! mon frère !

DOM BÀLTHAZAR

Elle sera rotige et chrétienne Mon agonie ! et si Dimi veut que je maintienne Debout ma force abrupte oà j'ai taillé son nom, Je montrerai, avec qu-el calme immense au front, Même en ce siècle, on meurt encor,quand on est prêtre! La confiance, après tant d'orag-cs, va naître Enfin, égale et mag-aifique en mon esprit. J'ai hâte de mourir. J'entends déjà le cri Des confesseurs; j'entends les voix qui réconfortent Et les chants des martyrs, Jà kaut, au seuil des portes Du ciel — et je leur crie : « Ouvrez, je suis celui Qui s'en revient des pays d'om.hre, où, dans la nuit, Rôdent les vieux péchés avec leurs yetix en flamme : Je suis celui qui s'en revknt Des plus lointaine confins De son erreur et de son âme, Sauvé par un enfant dont la douceur, L'amour et la prière ont éclairé son cœur,

Ui CLOÎTRE 95

SI bien qu'il monte, aujourd'hui même,

Par les chemins anciens de son baptême.

Vers vous, anges, héros, martyrs et confesseurs!

Je suis celui qui a vaincu toutes ses haines,

Celui qu'on enchaîna, sous des raisons humaines,

Qui hésitait croyant le droit de son côté,

A expier son crime, en sa totalité.

o cieux approfondis en merveilleux abîmes,

Où se brûlent les crimes,

Dans les brasiers des repentirs et d«s pardons,

Je me jette dans vos foyers, comme un brandon.

J'arrive à vos seuils d'or, vaincu, vainqueur, qme sais-je?

N'ayant pour tout héraut, pour tout cortège.

Que ma douleur et la douleur de cet enfant...

Il désigne dom marc.

Et c'est assez. L'air de la terre est éloufTant, Le vent y boit du sang et des blasphèmes ; Je veux ma mort, je veux ma vie, à l'instant même...

DOM MARC Et moi, mon frère ?

O do^x ami l

ÇjC} DEUX DUAMES

DOM MARC

Il faut d'abord Faire ta pénitence, il faut que ton effort...

DOM BALTHAZAR Non ! non ! Christ n'attend pas et ses flammes me brûlent. Je ne veux pas qu'une règ-le morne recule L'heure de joie, où je serai libre et sauvé. Adieu, mon frère. Adieu, le seul dont j'ai trouvé L'âme d'accord avec la vérité très haute ; Je vais noyer, dans tout mon sang, toute ma faute, Et t'attendrai, là-haut, l'âme tendue. — Adieu...

Il s'enfuit.

DOM MARC (tombant à genoux, sur un banc, la figure cachée en ses mains).

Oh mon frère, je te confie au cœur de Dieu !

Les cloches sonnent, les moines entrent à réglise. DOM balthazar revient sur ses pas, anxieux ; et tout à coup semble prendre une dt'cision. Les fidèles arrivent à leur tour par la porte du jardin entendre la messe publique du dimanche. Il s'engouffre avec eux, sous le porche.

FIN DU TROISIÉUE AGTB

## ACTE IV

Le temple ; à droite l'autel. En face des spectateurs, la tribune barrée où dom baltiiazar accomplit sa pénitence. Sous cette tribune, une porte. A gauche, la chaire de vérité.

Dom MiLiTiEN, à l'autel, termine là' messe et chante Vite Missa eslei s'en retourne à la sacristie. Les moines répondent : Alléluia.

Le PRIEUR monte en chaire lentement.

Les moines sont réunis près de l'autel sur trois rangs.

Les fidèles sont massés" derrière eux depuis le banc de communion jusqu'à la chaire.

LE PRIEUR (faisant le signe de la croix)

Au nom du Pore. . . et du Fils ..

Au moment où les fidèles sortent, un grand bruil'sc'fait entendre dians la tribune, et dom balthazau apparaît, hagard, derrière les barreaux.

DOM BALTHAZAR. (dans, la tribune barrée) J'ai tué mon père, j'ai tué mon père 1 Et l'on m'enferme ici Comme une bête en une cag^

Pour étouffer les cris

Et les remords de mon âme sauvage I

Malheureux 1

LE PRIEUR

DOM MARC se jette aux pieds du crucifix : il y reste suppliant, pendant toute la scène.

DOM BALTHAZAR (à la foule) Je suis le moine Balthazar, Mon crime est un orage en flamme Qui mord et brûle et saccage mon âme.

Je suis ce moine Balthazar Qui s'acharna avec passion Contre vos fautes et vos vices, Alors qu'il dérobait, qu'il nourrissait Lui-même sa damnation Et son enfer, sous le cilice.,

LE PRIEUR Cet homme est fou ! n'écoutez pas 1

DOM BALTHAZAR

Mon père était homme de bien.



Il était doux pour toutes mes colères ; Je l'ai tué comme on achève un chien, Un soir, que j'étais ivre 1

LE PHIEUR

N'écoutez pas ! N'écoutez pas !

Au nom du Dieu vivant, n'écoutez pasi

DOM BALTHAZAR

Un innocent fut condamné Et tué à ma place ; Il priait Dieu et criait grâce.

Il embrassait le Christ en croixo J'étais présent, j'assistai froid, Et sans bouger, à ce martyre.

Un geste, un mot, un seul à dire, Et le glaive n'aurait point flamboyé ; Et je l'ai tu, ce mot, je l'ai broyé Entre mes dents, je l'ai mangé.

LE PRIEUR (désignant dom balthazar aux moines) Qu'on l'arrache par force, de la tsibuncr

DOM BALTHAZAR

Moi, Balthazar duc de Rispaire,

J'assassinai, avec ces deux mains sanguinaires ;

Regardez-les, ce sont des mains

Plus féroces que des mâchoires ;

Les juges souverains

N'ont point voulu, dans leur préloire,

Flairer le sang indélébile

Qui imprégnait ces mains obstinément lavées,

Mais aujourd'hui vous tous qui Te savez,

Allez le dire et le crier aux gens des villesi

Allez le proclamer...

LEPRIEUH

Ton repentir est un scandale.

On eolend des caups de hache dans du bois.

DOM BALTHAZAR

Je suis comme un buisson^ dis péchés? noirs : Toutes les épines du sacrilège Se recourbent sur moi, comme des ongles noirs ; Le manteau saint qui me protège



Ment sur mes épaules; j'en suis couvert,

Mais la lèpre pourrit ma chair.

Je suis le loup qui vint flairer et qui vint boire

Horriblement,' le sang* de Dieu, dans le ciboire.

Je me jette moi-même au ban de l'univers ;

Je veux qu'on me crache à la face ;

Qu'on me coupe ces mains qui ont tué ;

Qu'on m'arrache ce manteau blanc prostitué ;

Qu'on appelle, qu'on ameute la populace.

Je m'offre aux poings qui frapperont

Et aux pierres qui blesseront,

De leur rage, mon front.

Je demande que l'on» accableF

Ce corps chargé de sa faute implacable

Et qu'on en jette, après mon supplice fervent,

La loque humaine aux quatre vents !

Les raoiiies sont parvenus à enfoncflE la porte, et saisir dom bàlihaza». Ils ramènent et le jettent à genoux dee^ant; le. brieuh ; ausatot celui-ci s'adressant à la foule.

Sortez tous !

Des moines poussent la foule vers la porte du temj/le.

Balthazar appartient à la foudre divine.

LE PRIEUR (parlant devant les moines seuls).

o moine Balthazar, Tu t'es moqué de Jésus-Christ, Qui veut le repentir dans le silence, Tu as rompu, avec tes bonds de violence, La règle sainte et le claustral esprit ; La vie humble en ton cœur s'est défleurie ; Tu es aveugle et sourd, ainsi qu'un bloc de fer, Puisque tu n'as pas vu en quelle ivrognerie D'âme, tu viens de te traîner vers ton enfer.

DOM BALTHAZAR Mon Dieu I Mon Dieu !

LE PRIEUR Le sang" dont tu couvris ton père Couvre à présent, de ses taches rouges, nos murs. Tu es la bête et tu voulus que ton repaire Fût parmi nous, pour que nos murs fussent impurs I

DOiM BALTHAZAR^

Mon Dieu I Mon Dieu ! Mon Dieu !

LE PRIEUR

Ecoute : Je t'avais désigné pour être, à mon départ Vers Jésus-Christ, là-haut, celui qui, dans la route, Marcherait après moi et reprendrait ma part D'efforts et de soucis et de traverses graves. Dieu m'a désaveuglé et c'est là ma leçon. Il a brisé devant mes yeux, comme une épave, Le fier et blanc vaisseau, charg-é de cargaisons De myrrhe et d'encens pur, que tu me semblais être. Les vents de ta fureur ont séché sur ton front L'huile sainte dont se baignent nos fronts de prêtre.

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu!

LE PRIEUR Tu m'apparais plus nettement damné Que si l'on te donnait du feu pour sépulture. Jamais le souvenir de ton crime effréné Ne calmera ces cris ; jamais prière en flamme Ne descendra vers ton effroi.

Tu es le dernier mort, tu es la dernière âme



Pour qui, jamais, avec ferveur et foi, Une messe sera chantée ; et cette crosse

Il menace.

Que tu rêvas de soulever d'*un poing viril. Tiens! Tiens!

Il l'appuie contre Balthazar.

Ta chair là sentira rude et féroce, Non comme un- sceptre ardent, mais comme un bâton vil.

DOM BALTHAZAR Frappazi! Frappez! Frappez,, mon, Père!

LE PHIEUR (défaillant, il est loulenu par les rooines)

Impie! impie! impie!

Illlcdesee tomber sans le savoir la crosse de ses mains.

UN MOINE (menaçant balthazar) Bourreau du Christ!

T3N\ AUTRE Voleur de repentir I*

UN AUT^B Braise d'ongueil éteint l

JLE CLollft» 107

.THEODULE

Bandit! Parricide! Sacrilège!

Il pousse BALTHAZAR du pied et le fait Tetoniber, *hi *facc contre 'terre.

LE PRIEUR iqxù s'est redressé une dernière fois)

-Non l.Non I Relevez-le et poussez-le dehors,

Vers la honte et Thorpeur^et la chute et l'abîme !

Les. moines relèvent dom balthazar et le chassent devant eux jusqu'à la porte de l'église , qu'ils referment Tsur lui à grand bruit.

El maiiitenant qii^tout jamais son sort Soit séparé du nôtre et que son crime Tombe sur lui plus lourd que le couteau

Des échafauds.

Long silence.^^HOMAs ayant ramassé la crosse finit par s'avancer vers le PRIEUR. Ace moment tous les moines, excepté idesbald et don marc viennent ise xaagsr autour deiHOUAS.

THOMAS (regardant fixement le prieur) Mon Père ?

LE PRIEUR (apj^ès vin silence) Soit I

ïo8

Désignant la porte que dom bal- THAZAR vient de franchir.

Puisqu'il abandonna lui-même

Son droit ; puisqu'il faillit à son devoir suprême;

Puisqu'il n'est plus personne, hélas! parmi vous tous,

Qui soit de ma hauteur ni de ma force, vous,

Désignant thomas

Soyez du moins celui auquel le Ciel accorde

De disputer ce cloître aux temps inexorables

Qui vont venir !

THOMAS rend la crosse au prieur (tout cela semble se faire, machinalement)

DOM MARC (resté seul, devant le crucifix)

Du plus profond de ta miséricorde, Seigneur, sois secourable Au frère de mon âme, Balthazar.

Toi seul, tu sais la part Que s'est faite, pour l'avenir Et pour le ciel, son repentir ; Seigneur, assiste-le, à l'heure Où les hommes

lui sont fureur,

L£ CLOtTRB IO9

Et le monde, supplice et vilenie, Et ses frères, injure et fange ; Seigneur, assiste-le, dans sa rouge agoni© Avec tes anges 1

rm ùv DtiKSfER. AGIS

EPISODE DRAMATIQUB K^f TllOIS ACTES

Au poète Stuart Merrill

## COMTE DE FERIA. SOLDATS ET MPINES

Tous les actes se passent à VEscurial,

PREBIIER ACTE

Une terrasse. A gauche, le pavillon de don gari-OS. Au fond, de la scène l'Escurial où seulement une fenêtre, celle de la chambre de itiilippb ii, est éclairée. Entre le fond et la terrasse les jardins du palais. Deux escaliers, l'un à droite, l'autre à g-auche, descendent de la terrasse aux jardins.

DON CARLOS

Dieu ! que mon corps est triste et languissant, ce soir.

Et qu'est triste là-bas, sur la campag-ne,

La lumière des nuits d'Espagne.

L'Escurial rig-ide et noir

Jette une ombre plus funèbre et plus sombre,

Parmi tant d'autres ombres

Que je reg-arde et qui me voient mourir. . .

Oh! mon rêve fermé que j'ai peur d'entr'ouvrir,

Oh ! mes désirs : chevaux cabrés dans l'or des gloires...

Il marche vers le bord de la terras e et attead.

llG DEUX DRAMES

Hier, j'étais ferme et clair, tout mon être vibrait Tel un glaive planté sur sa victoire ; J'étais comme affolé; mes pas entraient Dans l'avenir immense, avec une ardeur telle Que mon aïeul lui-même en eût aimé l'élan. Et me voici, comme autrefois, morne et dolent. Sans croire à mon triomphe...

Se tournant du côté d'où viendra la

COMTESSE

Hélas I que ne vient-elle ?

Toup à coup, violent.

Que ne vient-elle enfin, puisque ainsi je le veux 1 LA COMTESSE (apparaissant à l'escalier de gauche) Carlos ! mon roi Carlos ?

DON CARLOS (se jetant dans ses bras)

O toi, la bien-aimée 1 0 douceur de ta voix ! ô beauté de tes yeux !

LA COMTESSE (rapidement) La marquise d'Amboise est sauvée. A cette heure, elle traverse la mer. Les réformés d'Angleterre l'attendent. Tes ordres ont été suivis. Oh ! la bonne action que tu fis là, mon roi !

PHILIPPE n 117

DON CARLOS (disirait) Ahl

LA COMTESSE

Regretterais-tu ?

DON CARLOS

Oh ! que mon corps est las et malade, ce soir I Mon torse pâle est l'abreuvoir Que dessèchent les douleurs et les fièvres. Le mal sournois me tient, la mort hante mes lèvre Mon ancienne blessure est ardente toujours. o bien-aimée ! Oh la clarté de nos amours Et les gouttes de vie en tes baisers scellées I

LA COMTESSE Carlos l

DON CARLOS

Oh ! que n'es-tu sans cesse auprès de moi. Avec ton âme et ta beauté comme étoilées, Avec ta quiétude, avec ta large foi Dans mon ardeur qui choit, mais toujours se relève

îi8

Pour resurg-ir encore et s'enivrer d'orgueil.

Je suis Carlos d'Espagne — et je porte le deuil

Et la douleur et la splendeur morne d'un rôve

Impatient que je nourris depuis des ans

Et qui reste captif en mon cœur bondissant

Vers la gloire rapide et les triomphes proches.

Je n'ai pas, moi, le temps de m'attarder : les cloches

Qm sonneront ma mort

Doivent d'abord

Crier ma délivrance et ma grandeur au monde.

Oh! Charles-Quint, je suis une pierre en ta fronde,

Je suis une arme ardente et qui prétend servir l

LA COMTESSE Enfin, tu te souviens, Carlos !

DON CABLOS Tout à l'heure je fuyais tes paroles. J'étais sans vie. Je n'osais plus songer à l'audace de mes projets. El pourtant, dès demain, ils se réaliseront. Tout est fixe, promis, convenu. Seule, l'aide de Don Juan nie manque encore.

Un rrpo<.

PDILIPPK II 1 KJ

Il t'avait promis de sauver avec nous la marquise (lAmboise. L'a-t-il fait ?

LA COMTESSE

Quand la marquise eut atteint la Guipuscoa, elle gag-na Renteria et Passages. Don Juan, général de la mer, grâce à un ordre fortuit reçu du roi lui-même, éloigna ses navires. Les côtes

étaient libres. Une barque fut amenée. La marquise put s'enfuir d'Espagne. Ainsi, sans avoir l'air de nous protéger, Don Juan nous aida.

DON CARLOS C'est bien.

LA COMTESSE

Vous savez comme j'aime la marquise, et comme jo tremblais de la savoir à Madrid. Le roi Philippe l'entourait d'embûches, il la soupçonnait d'hérésie.. .

DON CARLOS

Ce n'était pas mon père qu'il fallait craindre, c'étaient les moines, eux seuls sont redoutables.

DEUX DHAMES

LA COMTESSE

Hélas !

DON CARLOS (brusque) Non pas, non pas ! Ils sont l'assise divine où mon pouvoir s'appuie, ils sont le sang-, le cœur, la force de l'Espag-ne. Si jamais le remords m'assaille d'avoir sauvé la marquise, c'est eux qui le réveilleront... Vraiment, il faut que je vous aime plus que moi-même, que je vous aime en aveugle, que je vous aime comme un péché...

LA COMTESSE (Undrc) Pardonnez-moi.

DON CARLOS Viens plus près de mon cœur et de mes lèvres pour

que j'oublie...

Vois-tu, le Saint-Office est le salut : la lia Du monde est déversée en ses brassins de feu. Et s y perd, et s'y brûle, à la face de Dieu Qui fait la flamme afin que l'univers se sauve. Il ne faut point trembler devant lag-randeur fauve De l'Église, qui s'est faite lionne et court

Avec terreur, avec angoisse, avec amour, Mordre la chair impie avec ses dents brûlantes. Son droit est souverain, si sa force est sanglante Rome est utile à tous, à tous, surtout aux rois, Tous la craignent et la suivent — il n'est que moi Qui porte au cœur assez d'ardeur qui fertilise Pour êlre en même temps et l'Espagne et l'Église Et le monde à moi seul.

LA COMTESSE

Tu t'enivres, Carlos I

DON CARLOS (furieux)

Non, non, non, non !... Ma tête est battante de flots Si merveilleux d'orgueil qu'il n'est rien que je craigne. La puissance des rois datera de mon règne. Ce palais qu'on achève est comme un mont géant Trop larg-e pour mon père, et construit à ma taille. On peindra sur ses murs l'élan de mes batailles Et de mes vaisseaux d'or, trouant les Océans Et les horizons fous des bonds de leurs conquêtes; Un bruit de gloire immense accueillera mes pas.

DEUX DUAMES

La mer et le soleil sont miens, la terre est prête Et je ne mourrai point, puisque je ne veux pas ,.

LA COMTESSE (presque avec piii*^)

Carlos ! Carlos !

DOiN CARLOS (se caïman!) Demande à Don Juan quels rêves nous fîmes ensemble, et combien nos cœurs ont foi dans nos deslir.s. Nous nous sommes promis la g-loire l'un à l'autre et tous les deux nous Tobtiendrons.

LA COMTESSE Viendra-t-il ?

DON CARLOS (fait sig'ne que oui et continue) Avec quelle joie, il suivra ma fortune. 11 soupçonne depuis longtemps mon désir, mais il ignore encore ce quo je veux tenter, sans hésiter, demain.

Tout à coup énervé.

Je n'en puis plus... Je n'en puis plus... Il faut que p m'enfuie sur l'heure etque j'arrive en Flandre.

LA COMTESSE (l'entraînant vers le bord de la terrasse. La lam; e s'éteint à la fenêtre du roi)

Regarde au loin comme est belle et grande la nuit

Et comme le silence est divin sur la terre !

DON CARLOS (se laissant persuader )

o l'apaisante, et pure, et sereine lumière I O la splendeur des montagnes pâles, là-bas !.. L'Escurial sommeille et ses jardins sont las D'avoir été trop beaux, sous les midis de flamme. IMadrid est blanche et les clochers de Notre-Dame Montent au loin parmi les buis et les cyprès, Et lentement, le vieux et doux Mançanarès Raconte à ses roseaux les légendes d'Espagne.

LA COMTESSE

Une douceur d'argent tombe sur la campagne 1 O mon aimé, qu'il fait bon vivre, et que mes bras Désii'eraient toujours être pour ton front las Et pour ton cœur et sa tempête, le bon asile. Jo suis venue à toi, maternelle et docile. De mes plaines de France où l'on aime sans peur, Où le ciel bienveillant illumine la vie, Où les heures d'amour clément ne sont suivies D'aucun songe mal-sain, ni d'aucune terreur.



DON CARLOS (confiant) Comme tes yeux sont beaux ! comme est fière ton âme I

LA COiMTESSE Ta g-loire et ton triomphe ont cette âme pour flamme. Je te rêve là-bas, comme les blancs Valois, En des palais joyeux et clairs, sous les verdures, Libre d'ag-ir en maître et de vouloir en roi.

DON CARLOS

J'aime les cieux lointains et la belle aventure... LA COMTESSE

L'air de l'Escurial est un air empesté De violence sourde et de contrainte morne. On n'y vit pas, Carlos, on y attend la mort. Quand le soir tombe autour de nous, les vents y. cornent On ne sait quel appel vers un deuil noir et or Qui se lève d'ici pour re-couvrir l'Espag-ne. Cirques de sable ardent, vallons, âpres mon-tag-nes, Une cruauté sèche et tranquille les vêt, Toujours ég-ale et comme unie à leur nature. Le sol y est tout à la fois g-el et brû-lure Et rien ne s'y répand, que les désirs mauvais...

DON CARLOS

Oh ! que j'en ai senti le dégoût et l'ang-oisse, En ces heures de rage et de fièvre sournoise, Quand des feux de folie illuminaient mes nuits.

A cet instant, Philippe ii paraît à l'escalier de gauche, s'avance très lentement vers don carlos et la comtesse, et se trouve derrière eux, sans qu'ils le voient.

Mais aujourd'hui, j'ai ta ferveur et j'ai ton âme

Et nos beaux lacs d'amour où noyer mes ennuis.

Tes paroles me sont radieuses, les flammes

De tes regards me sont douces comme le bien.

Ecoute. Il fait silence autour de notre joie.

Et ta chambre est tranquille, et ton corps est ma proie.

o bien-aimée, écoute, et viens- nous-en... Viens... Viens.

DON CARLOS entraîne la comtesse.

Toug deux s'en vont vers la chanabre.

LA COiMTESSE (se retournant)

Le roi I

PHILIPPE n les regarde, fait un geste vaguement rassurant et continue sa promenade nocturne ; il disparaît par l'escalier de droite, sans rien dire.

Mon sang, jusqu'au fond de mon être, A reflué.

DON CARLOS (allant voir à la rampe de la terrasse) Pourtant, la lampe à sa fenêtre Etait éteinte ; on pouvait croire qu'il s'endormait...

Tout à coup violent.

O roi nocturne et faux qui nous espionnais, Roi morne et violent dont chaque pas dans l'ombre Semble broyer sous lui un morceau de mon cœur ; Roi de colère et de silence, et roi d'horreur, Roi mon père, dont les crimes roug-es se nombrent D'après les cris, les désespoirs et les effrois Qui traversent, hurlants et fous, les vents du monde, J'atteste Dieu, que moi, ton fils, j'ai bien le droit De m'échapper soudain de ton étreinte immonde. Et de tordre le bras qui cherche à m'étouffer.

LA COMTESSE Carlos ! Carlos 1

DON CARLOS (haletant;

Je veux la vie.

Je veux souffrir, je veux mourir pour triompher.

piriLUM'E II 127

Si je suis las, c'est que ma force est asservie,

C'est que TEscurial me tient, c'est que le roi

Laisse sa mortelle ombre errer par-dessus moi.

Quelle âme eût résisté à ce constant supplice ?

Ma maison même était sans le savoir complice ;

Majordome, écuyers, pagres et serviteurs ;

Mais aujourd'hui je resurg-is sur les hauteurs

De mon org-ueil et de ma destinée ;

J'ai pour concours, en môme temps,

Et ma haine obstinée '

Et ton amour hantant,

Et je suis ivre

De tout l'espoir

Que ton secret et merveilleux pouvoir

En mon être délivre.

DON CARLOS s'est pcu à peu rapproché de la rampe de la terrasse. Tout à coup il tressaille, et satisissant la COMTESSE et lui montrant la cour de l'Escurial.

Viens, viens ici, regarde !

Tu vois, là-bas, ce moine noir qui, par mcg-arde, semble gagner le coin où disparut le roi. Eh bien ! ce moine-là, c'est l'espion du Saint-Office Philippe II sur-

veille, mais il est surveillé. Chaque pas qu'il fait vers

nous, quelqu'un le fait vers lui. Regarde, il rentre et

le moine disparaît.

A lui-même.

0 puissance attentive et toujours souveraine 1

LA COMTESSE

Le roi, il est partout hostile et Invisible : Il est dans ces couloirs, ces tours et ces jardins, Il voit d'entre les joints des murs ; ses veux soudains Prenant les corps pour but, mais les âmes pour cibles, Guettent dans la lumière ou dans la nuit, cachés. Ils regardent la vie ainsi que le péché. o mon Carlos, si nous n'étions sûrs de nous-mêmes, Si nous n'étions brûlants d'une ferveur suprême, Ils glaceraient nos cœurs et régneraient en nous.

DON CARLOS

Sois sans crainte. J'ai mes desseins hardis et fous, Tout rayonnants d'espoir, de gloire et de colère. Je serai roi demain ; je sais ce qu'il faut faire Pour arriver en Flandre et me gagner, de là, Puisque ma cause est leur, et la France et l'Empire.

Ah 1 mon père, jamais tu ne pourras maudire, Trop durement, le jour où tu m'exaspéras.

LA COMTESSE Voici Don Juan qui vient. Adieu. ..mon cœur se serre, Mon cœur qui restera sur tes lèvres, penché...

Bile sort.

DON CARLOS (à lui-même)

Le roi se fie à lui et le laisse approcher.

Il ne sait pas combien Don Juan m'aime. Mon père.. .

- Il se r< tourne , voit don juan devant

lui, qui le salue, don carlos impérieusement.

Je veux m'entuir d'Espagne et veux que vous m'aidiez

Sans hésiter, demain.

Se calmant.

Don Juan, tu te rappelles Nos jeunes passions et nos ardeurs jumelles Et nos rêves joyeusement associés Quand nous vivions sans nous quitter Et côte à côte Dans Alcala, jadis ;

Nos cœurs étaient deux cœurs ég-alement hardis Que Charles-Quint tenait dans sa main haute.

DEUX DHAMES

Tu devinais déjà l'infant que je serais

Et dans quel sort affreux bouillonnerait ma vie,

Tu n'aimais pas mon père, et moi, je Texccrais.

Oh ! nos haines, oh ! nos rages inassouvies.

Depuis, tu me quittas, sur mon conseil.

Pour t'en aller là-bas, où nul ne peut te nuire,

Rcg-ner, dans la tempête ou le soleil,

Sur les voiles et les canons de mes navires.

Tu fus maître des mers, tandis que moi,

Avec mon cœur qui boude et mon esprit qui rave.

Avec mes pas liés au poids que je soulève,

Je suisresté^ comme un enfant, sujet du roi.

Il m'entoure d'honneurs et d'espions, il pense

Que je ne saisis pas de ses faveurs l'offense,

Que j'essuierai toujours ses fastueux affronts.

Il ag-it par détours, je n'agis que par bonds.

Comprends- tu ma fureur et mon désir de mordre?

DON JUAN Carlos !

DON CARLOS J'ai confiance aussi profondément

En toi, que je l'avais, jadis, aux temps déments,

Où ma raison faillit sombrer dans le désordre.

Tu m'appelais ton frère, et j'adorais ce nom

Trouvé, par toi, parmi les mots de ta tendresse.

Tu m'étais mieux qu'un prince, et plus qu'un compagnon ;

Tu nie fus doux et secourable et ma détresse

Devant toi seul, un jour, osa pleurer sans peur.

Ces temps sont déjà loin de maux et de malheurs,

Mais peuvent revenir, si mon père s'acharne.

L'astuce et la torture en son cerveau s incarnent.

La nuit, il passe en mes rêves, et je le sens

Marcher, vers mon repos, par un chemin de sang-,

Me caresser le front, les jeux, le cou, la gorge.

Avec ses longues mains qui tout à coup égorgent,

Avec ses traîtres doigts, avec ses doigts d'effroi

Et d'ombre. . . Ah ! mon frère Don Juan, lorsqu'on est moi

Comprends-tu que l'on crie et que l'on morde !

DON JUAN {spontané) Ah 1 certes !

DON CARLOS Philippe II était encore infant, comme moi,qu*il gou-



vernait déjà la Flandre. Il oblig^eait son père à lui faire place. Je suis son exemple. Depuis longtemps je me taisais, mais aujourd'hui j'ai l'âge où l'on commande et, lorsqu'on est prince d'Espagne, où l'on règne.

Que le roi nomme le duc d'Albe, qu'importe! Je me désigne moi-même.

DON JUAN Ce serait la révolte, Carlos.

DON CARLOS Berghes et Montigny m'ont pressenti. Ils voyaient clair. Ils conseillaient de prendre par la force ce qu'on refuse à nion droit.

DON JUAN Berghes et Montigny sont morts.

DON CARLOS Berghes est mort à temps. Montigny fut tué. Je garde leurs mémoires. Mais il me reste tous les seigneurs de Flandre. Brederode , Hornes , Egmont soutiennent ma querelle. Je n'aurai qu'à paraître pour trouver une armée. Ils l'ont promise ; elle est prête ; elle n'attend que sqn chef, moi.

Si j'hésite, Anvers, Bruxelles et Gand échappent à l'Espa^jine. Le duc d'Albe y est abhorré. Sa présence là-bas serait la révoile et la honte. Déjà le nom de Guillaume d'Orang-e grandit. Le peuple s'en empare. Il oublie celui dé Charles V. Ni la Régente, ni Granvelle ne résistent. Ils sont à bout de ressources.

DON JUAN Comme te voilà instruit I

DON CARLOS J'ai plus song-é que tu ne crois à ma victoire. Comme toi, qui courais combattre les Turcs, je m'enivre de luttes et de batailles. Tu m'es dévoué comme personne. Hier encore, tu sauvais la marquise d'Amboise avec moi. Dis, quand partons-nous ensemble ?

DON JUAN Mais je ne puis, mais je ne veux, mais....

DON CARLOS Il me faut tes vaisseaux et tes hommes. Je g-agnerai la France, et puis la Flandre. Les Valois me soutiennent. Ils détestent Philippe. Gand, Bruxelles, Anvers



seront mes villes, comme elles furent celles de Charles V

Oh! Don Juan, entends-tu les cloches effarées Et les beffrois, et les clameurs et les entrées Triomphales, au cœur du beau pays flamand? Je lui ferai aimer l'Espag'ne en le calmant. Philippe II le veut tuer pour le réduire; Je serai ferme autant que lui, mais ferai luire Plus de foudre superbe aux mains de notre droit; Au moins serai-je net et franc en mon langage : Je ne mentirai point, je donnerai, pour gage De mes serments, ma révolte contre le roi

Tu es infant d'Espagne, tu ne peux pas, en face du monde et de ton père . . .

DON CARLOS Louis XI, dauphin français, fit comme moi.

DON JUAN

Mais ton rêve est un crime. Si tu ne réussis, tu te perds h jamais.

PHILIPPE II l35

Charles-Quint réussissait toujours.

DON JUAN Jamais il n'eût jeté ses droits dans les hasards.

DON CARLOS Il m'eût compris... d'ailleurs, je ne veux rien entonJre Le duc d'Albe jamais ne parviendra en Flandre. Pour me troubler ou m'arrêter, il est trop tard. Tu me perdras ou me suivras, je te le jure; Choisis, choisis!

DON JUAN (hésitant et cherchant)

Oh! Don Carlos, si je pouvais...

DON CARLOS

Tu détestes autant que moi ce duc mauvais, Ce duc...

DON JUAN

Attends, si je pouvais... une aventure Aussi soudaine, aussi terrible, aussi...

DEUX nl\A^!tS

DON CARLOS

Quoi? Quoi?

DON JUAN (à lui-même) Peut-ôlre... et tout s'arrang-erait ainsi., . le roi...

DON CARLOS Que veux-tu dire? Oh dis... dis... dis... Quel stratagème...

ON JUAN (à lui même) Le roi... il faut qu'il sache... et certe...il comprendra...

DON CARLOS (impatient)

Ainsi, j'irai en Flandre, et tu m'y aideras?

DON JUAN (avec fermeté)

Bien mieux ! J'espère un jour t'y amener moi-même. Jamais je n'ai tremblé devant les fiers projets D'autant plus beaux qu'ils paraissent plus téméraires. Mon audace est debout et mon courag-e est prêt : J'ag-irai vite. En attendant, laisse-moi faire.

Il sort.

PMILII'PB II l2gj

DON CARLOS (à la comtesse qui entre) C'est la victoire, ainie, et sa foudre est en nous! Don Juan me reste acquis. Don Juan consent à tout. Demain, la mer entière acclamera la fuite De nos voiles, cinglant vers mes pays du Nord. Je dresserai ta grâce et ta splendeur au bord D'une galère ardente et bellement construite ; Nous serons fiers de notre amour — et notre droit. Flottant là-bas, au loin, sur les vagues traîtresses^ Éblouira des éclairs d'or de sa jeunesse, Jusqu'en ce palais morne et monstrueux, le roi !

LA COMTESSE

o Don Carlos, 6 mon aimé, ma joie est folle . A te sentir libre et sauvé par notre amour Don Juan t'a donc dès aujourd'hui fixé le jour Et l'instant clair...

DON CARLOS

Don Juan m'a donné sa parole.

Nous gagnerons Anvers ; lui-même, il veut sa part Dans les dangers joyeux qui peupleront ma vie.

[38 DEUX DKAMES

Il est d'espril habile et son cœur ne dévie...

Ce qu'il nous faudra faire, il le dira plus tard.

LA COMTESSE (anxieuse)

En attendant, que fera-t-il? que va-t-il faire? Agira-l-il, à coups soudains, pour que ton pcre Ignore tout, avant que tu ne sois là-bas I

DON CARLOS Don Juan ne m'a rien dit : ce sera ta surprise De voir, sans la comprendre, aboutir l'entreprise.

LA COMTESSE J'ai peur, ô mon Carlos, quand je ne comprends pas

DON CARLOS (étonné)

Douterais-tu? Hélas! combien ce doute étrange Troublerait vite en moi ce qu'il me faut d'ardeur.

LA COMTESSE (se reprenant) Non, non, ce que j'ai dit ne vient pas de mon cœur ; ^lon espoir reste entier et rien ne le dérange.

DON CARLOS (abattu) Hélas ! je voyais tout comme accompli déjà.

PHILIPPE II l39

Rien n*entravait l'essor merveilleux de nos pas Sur les routes en or qui dominent la terre...

LA COMlESsE Ce que tu vois existe seul.

Non pas! Non pas!

Oh! que mon corps est lourd et plein de sa misère! Tout se dérobe à mes regards et tout s'enfuit; Je ne sens plus sur moi que ténèbre et que nuit ; Un instant me reprend ce qu'un instant me donne; Ton amour même, hélas! hésite et m'abandonne, Je recule et j'ai peur et tout à coup je vois Comme en ung-ouffre avide et noir sombrer mes droits.

LA COMTESSE (ardente)

Ce que tu vois, c'est ta jeunesse et ton courage, C'est ta gloire, c'est l'univers Sauvé par toi, sous les éclairs Du formidable et mortuaire orage Que Philippe déchaîne et qu'il voudrait grossir. II appartient à ton orgueil de ressaisir,

A coups d'audace et de haine fécondes, D'entre les mains

Mortes, mais trng-iques encor de Charles-Quint, Ce sceptre d'or qui fit de l'Espag-ne, le monde!

DON CARLOS (se reprenant)

o les g^rands souvenirs qui me frôlent le front! O paroles qui me brûlent, comme des flammes! O tout ce qui me chante au cœur, à l'unisson Des merveilleuses voix dont résonne ton âme! Je respire l'ardeur en me penchant vers toi, Tu me rends tout Tespoir par ta seule présence. Oh ! que l'heure est donc belle et vivant le silence, Et que tes yeux sont beaux, quand ils aiment ton roi l

LA COMTESSE

Viens nous aimer, Carlos, la nuit est la parure Faite d'ombre et de feu qui entoure l'amour. Le vieux Mançanarès à ses roseaux murmure Les légendes d'Espagne où tu luiras, un jour, Comme un fier empereur qui s'en revint de guerre, En clair et bel arroi, en jeune et franc maintien,

PHILIPPE II l4t

Mêlant sa grandeur pâle aux choses de naguère, Viens nous aimer et nous ressouvenir... Viens... Viens

Ils disparaisseot lentement par l'escalier du fond.

FIN DU PREMIER A.CTt

## ACTE II

Appartement du roi. Deux portes : une à gauche, une à droite. Une table chargée de liasses de papier et de livres de piété. Un pupitre y est adossé. Un confessionnal dans un coin.

Au lever du rideau, piiilippe ii, qui vient de se confesser, se relève et fait le signe de la croix. Son confesseur se lève également, et tous les<ieux vont vers la table.

LE CONFESSEUR FRAY BERNARDO L*ayeu que vous me fîtes à confesse, mon fils, vous «era compté, non comme une faute, mais comme un titre. La prudence vous commande de penser le plus souvent au rebours de vos paroles . Seul importe ce que l'on tait, puisque, seul. Dieu le comprend.

Un repos, phiuppb n s'assied.

C'est pour que vous soyez son roi fidèle, qu'il vous fit tel que vous êtes.

Le COMTE DE FERiA apporte le courrier du roi. Il le dépose sur la table et sort.

Il faut sauver le monde, malgré le monde. Un roi

[^6 Df-UX DRAMES

serait sans force, si, pour un tel devoir, il limitait son

droit,

PîiiLLiPB lï feuillette lentement sa correspondance, après en avoir rompu les sceaux.

En notre siècle, l'idée d'autorité s'ébranle. On oublie que rien ne la doit entamer, pas même la sag-esse. Vous seul le comprenez bien, tandis que le Saint-Père n'en tient compte qu'à peine.

PHILIPPE II Il ig-nore ce qu'il faut à l'Espagne.

FRAY BERNARDO A Rome, on se divise, on se relâche, on argumente. L'atmosphère y est mauvaise : le pape la respire. Or, qui raisonne, transige. Qui discute, s'afi'aiblit. Il faut croire, affirmer, agir...

Tout à coup, le roi saisit une lettre qu'il ne quitte plus des yeux.

Dien que son co>Fi:.ssErR s'exalte, il ue prête plus guère attention à ce qu'il dit. Sa main, lentement, se crispe.

Telle est ma foi, c'est la seule qui soit hautaine;

C'est la seule qui soit pure comme le feu,

PHILIPPE II l47

A cette heure des temps, où la justice humaine Divorce indignement d'avec celle de Dieu. L'Angleterre est perdue. En nos Flandres, l'Eglise Dans la bourbe des maux et des sectes s'enlise, Le Saint-Empire est dévoré par mille erreurs, L'ombre ternit le sceptre d'or des empereurs, L'Europe est de vertige et de fureur saisie, Peuples et rois n'ont plus la peur de leurs remords Et l'on dirait que tous les vents hurlants des Nords Sont à Satan et déchaînent l'apostasie.

Se calmant et suivant des yeux la lecture que fait le roi.

Heureusement qu'il est dans l'univers une Espagne, la vôtre. La guerre des Maures, pendant des siècles, l'a exaltée. Elle n'a crainte ni du sang, ni des supplices. Aucun front, si haut soit-il, n'échappe à ses inquisiteurs. Vous avez fait brûler. Sire, Carlos de Sesse et sa femme Isabelle qui descendait du roi Pedro. Vous

avez aballu Domingo de Rojas, delà famille des Posa. Un Gristoval d'Ocampo fut tué et son cadavre livré aux flammes.

Quanta la marquise d'Amboise...

Au prononcé du mol ■ Âtnboise », le ROI instinctivement, par un brusque mouvement de dissimulaiion, cache la



Voici, mon Père.

lettre qu'il tient en main. Son confesseur le regarde fixement Philippe s'en aperçoit. Après un instant de réflexion il lui tend la lettre.

A un appel de philippb ii, le dcc de FÉRiA rentre. Philippe JI lui parle à mi-voix.

Duc, allez chercher vous-même la comtesse de Glermont, et amenez-la devant nous.

FRAY BERNARDO (n'ayant prêté d'attention qu'à la lecture) Il y a en cette aventure au moins deux coupables : Don Juan, qui laissa s'embarquer la Marquise d'Amboise, et la comtesse de Glermont, maîtresse de Don Carlos.

Relisant l'écrit.

Don Juan n'est pas sûr. Rappelez-vous le jour qu'il s'en fut, sans aucun ordre, combattre au loin. Son devoir était de surveiller les côtes et de s'emparer de la marquise. Il y a failli. Arrêtons-le.

Des pirates menaçaient la Gorog-ne. J'ai moi-même enjoint à Don Juan d'y mener mes navires et mes sol-

dats. Les cotes de la Guipuscoa étaient libres, non par son ordre, mais par le mien.

FRAY BERNARDO

Pourtant, une femme, quelque entendue qu'elle soit, ne combine pas, elle seule, une aussi périlleuse entrerprise, et Don Juan...

PHLIPPE II N'insistez pas, mon Père.

FRAY BERNARDO (relisant le rapport) Le rapport, il est vrai, n'accuse que la comtesse. Ruy d'Almedo a reconnu deux de ses serviteurs, comme ils arrivaient, le soir, à Renteria. Un autre témoin prétend que le premier des deux appartenait à Don Carlos. Il faudrait ordonner une enquête.

PHILIPPE II Nous interrogerons la comtesse de Glermont.

FRAY BERNARDO

Elle sait être habile. Les Valois trouvent en elle un j^récieux auxiliaire, elle est dame d'honneur, et...



PHILIPPE II (à mi-voix) Espionne... je sais... je sais...

FRAY BERNARDO Don Carlos l'aime. Elle ressemble à la reine, votre compag-ne. Toutes deux viennent de France; on les croirait sœurs.

PHILIPPE II (agacé) Je sais, je sais.

FRAY BERNARDO

La comtesse s'est emparée du cœur de don Carlos, l'amour d'un prince flatte sa vanité de femme. Don Carlos n'écoute plus qu'elle. Les inquisiteurs s'en sont aperçus; ils le surveillent. Son orgueil, autant que sa faiblesse, les inquiète. S'il n'était votre fils... (Tout à coup.) Peut-être est-ce lui, infant d'Espagne, qui sauva la Marquise?

PHILIPPE n Folie!

PfllLlPl'E II

Don Carlos est dang-ereux. On ne sait pas... il aurait pu...

PHILIPPE II Folie, vous dis-J3...

FRAY BERNARDO Un homme nouveau s'éveille en lui. La santé lui revient; des idées inquiétantes l'assièg-ent. Il espère trop.

Don Carlos n'est fort que par une femme. C'est elle qu'il faut perdre.

FRAY BERNARDO

Puis-je, Sire, comme tout à l'heure, à confesse, v(>us. dire toute ma pensée ?

Je la devine.

Se rapprochant de fkat berna bl », •t lui parlant les yeux dans les ytUA.

DELX DUAMES

Oui, Don Carlos me hait, oui, Don Carlos s'exalte, s'aveugle et se trompe ; oui, Don Carlos n'a pu ig-norer le crime de la comtesse, mais ce Don Carlos-là, quoique imprudent et peut-être dang-ereux, n'en reste pas moins le futur roi d'Espag-ne, celui qui ne peut songer à me trahir qu'en se perdant lui-même, celui, enfin, qui, toujours, quoi qu'il rêve, respectera en ma personne cet absolu pouvoir qu'il incarne comme moi. Nous sommes une même pensée de Dieu. S'il l'oubliait...

Le Ciel vous entende !

Et, maintenant, que tout ceci soit dit, comme je vous avouai tout à l'heure mes fautes, de vous à moi, devant l'Éternité.

Un long repos.

Prenez place ici mon Père.

II lui indique un pupitre, à gauche.

La comtesse va venir. Le duc de Féria l'est allé cher-



cher. Vous rinterrogerez, vous noterez son inlerrog-atoire — et nous le communiquerons au Saint-Office.

La COMTESSE est introduite par le DUC DB FERiA, qui , dès OC moment, se tient debout, à la droite du roi.

LA COMTESSE (à Philippe ii, désignant le duc et fray birnardo) Sire, tant de juges me troublent et m'intimident. Et je ne sais vraiment. ..

Chassez de votre esprit toute crainte, Madame. Ma présence la doit dissiper.

LA COMTESSE

J'étais venue à votre appel. Ce que je pourrais vous dire ne regarde que votre Hls...

PHILIPPE II (à FRAY BERKARDO)

Interrogez Madame.

La marquise d'Amboise a quitté l'Espagne, sans l'ordre du roi. C'est vous, Madame qui l'avez sauvée.

LA COMTESSE (avec fermeté)

La marquise et moi étions amies. Elle s'était rendue librement en Espag-ne — elle pouvait librement la quitter.

FRAY BERNARDO

Personne ne peut g-ag-ner, ni quitter, sans ordre, le royaume. Quarîd la marquise s'en vint de France, elle était catholique. Nous l'avons accueillie. Elle s'est faite hérétique chez nous. Notre justice devait l'atteindre. Vous ne pouviez l'ignorer.

LA COMTESSE

La marquise n'a point, que je sache, abjuré sa croyance.

FRAY BERNARDO (brusquement) Ce n'est pas vrai.

LA COMTESSE (se tournant vers le roi)

Sire... l'hostilité de votre confesseur m'effraye... je ne

sais pas...

J'étudie votre gène et votre trouble, Madame. Je lis dans votre attitude ce que vous nous cachez.

LA COMTESSE Mais...

FI\AY BERNARDO C'est à bon escient que la reine Catherine de France vous envova auprès de nous. Vous la servez ici, mieux que personne.

LA COMTESSE Mais, Sire...

FRAY BERNARDO

Votre intcllig'ence est fine, les secrets l'attirent. Où les autres reg-ardent, vous surveillez. Vos lettres, oui, vos lettres renseignent la France sur ce que, seul, le roi veut savoir.

LA COMTESSE 'se tournant yers le roi) J'ag-is sans fard, et je pense tout haut. Sire. Je suis à votre cour une des compagnes et des dames de la reine ;

ie ne suis rien d'autre. Mon amitié pour la marquise d'Amboise, je l'ai montrée au grand jour. Qu'elle me perde, si vos lois l'exigent. Mais, quant aux lettres viles et coupables que j'aurais écrites...

PHILIPPE II Mes soupçons ne me trompent jamais.

LA COMTESSE Je défends devant vous mon honneur. Je vous jure que jamais je ne traçai une ligne que vous n'eussiez pu lire. Je borne ma défense à ce serment.

FRAY BERNARDO Vous ne seriez ni la brillante comtesse de Glermont que recherche la reine, ni l'habile et séduisante amie qu'a distinguée un prince, si vous n'étiez coupable...

LA COMTESSE (se tournant vers le roi)

Vous me laissez accabler et je suis sans défense. Sire, et vous êtes gentilhomme.

PHILIPPE II (aigre) Madame...

PHILIPPB II 1^7

LA COMTESSE (ne s'adressaDt qu'au ROij Don Carlos m'a choisie, il m'aime. Je lui donne ce que je peux donner de plus précieux : ma vie. Je la lui donne, tout entière. Si j'étais l'intrigante que vous dites^ il ne m'accepterait pas.

FRAY BERNARDO Don Carlos est aveug-le puisqu'il vous aime.

LA COMTESSE (à fray beiw^ardo) Vous savez comme moi son violent passé, Ses jours dans la colère et dans l'ennui versés, Mais vous ne savez pas combien un rien l'apaise. Mon cœur jamais ne ment, ma main jamais ne pèse» Quand je le rencontrai pour la première fois, C'est lui qui vint spontanément, jusques à moi. J'ai retenu la plus douce de ces paroles, Et dans cet instant même où vous me torturez. Avec des mots sournois et acérés.

C'est elle encor qui me console.

Uq silence : le roi semble ait» •",

LA COxMTESSE (s'adresse au roi) Sire, j'ai, pour l'infant, une tendresse ardenlo.

J'aime son cœur tour à tour morne ou triomplmiit, Que m'importent l'excès de ses haines mordantes Et ses abattements et ses fureurs d'enfant 1 Je l'aime tel qu il est, et suis fîcre qu'il m'aime.

Je ne raisonne point combien cet amour même Touche parfois à la pitié, combien...

PHILIPPE II (tout à tojp sévère) C'est outrager mon fils que de l'aimer ainsi.

LA COMTESSE (révoltée) Oh ! Sire, Sire.

Soyez calme, Madame, et répondez-nous mieux.

LA COMTESSE

Je ne puis plus répondre; je me vois environnée de pièg-cs, vous dénaturez mes plus simples pensées.. Si je donne à Don Carlos ma tendresse attentive et soumise, Je lui montre le courage qu'il faut aux rois. Je le grandis et je le gag-ne Au bel orgueil de se sentir infant d'Espagne, D'avoir créance et confiance en soi,

PIllLUTE II

Le roi aci'iicsce.

D'être celui qui veut, s'instruit et jug-e, Qui trouve en son pouvoir son droit ou son refug-e, Qui se découvre enfin, après vingt ans d'ennui, Un cœur d'accord avec ses rêves d'aujourd'hui.

PHILIPPE II Moi seul et des hommes choisis par moi forment le cœur et l'esprit d'un futur roi d'Espag-ne. Vous êtes étrangère, vous êtes dang-ereuse; vos conseils, votre adresse, voire amour, tout est nuisible.

LA COMTESSE (révoltée) Ohl

PHILIPPE II Dieu sait vers quelles erreurs vous l'entraînez, ce que vous lui dites, la nuit, quand vous me croyez absent. Les hé-

rétiques que vous sauvez ensemble...

LA COMTESSE (comme surprise) Non, non, votre fils ig-no-rait tout...

PHILIPPE II C*est donc bien vous seule ?

l6o DEUX DHaMBS

LA COMTESSE Eh bien, oui, seule, je suis coupable, seule, je savais à quoi je m'exposais.

PHILIPPE II (à KRAY BERNARDO, quî consignc) Voici l'aveu.

LA COMTESSE Et je n'enroug-is pas. Ma conscience...

Assez, Madame. Sauver une amie n'est rien, quand je songe à ce que vous faites chaque jour, à ce que vous êtes vraiment ici, une espionne.

LA COMTESSE Je nie, je nie.

PHILIPPE n Nier n'est rien, lorsque j'affirme.

LA COMTESSE Jamais ! Jamais 1

pniLiPi'E II

FRAY BERNARDO Nous en avons les preuves, nous vous les montrerons» mais avouez d'abord.

LA COMTESSE Ce n'est pas vrai. Ce ne peut être.

FRAY BERNARDO L'aveu est rédempteur, il amortit la faute, il vous ga^ne le ciel. Confessez-vous.

LA COMTESSE Non I non I

FRAY BERNARDO Avouez, puisque c'est le salut.

LA COxMTESSE Non ! Non I

FRAY BERNARDO Puisque le roi sait tout.

LA COMTESSE

Non ! Non I

Dh.ux DUA^:ES

FRAY BERNARDO

Puisque le roi l'ordonne.

LA COMTES -E Non ! non ! Jamais ! jamais.

FRAY BERNARDO (se levant) Vous avez avoué tout à l'heure. Vous avouerez encore.

A cet instant, un violent tumulte à la porte. Don carlos, 1 épée brandie bousculant la garde du roi, apparaît.

DON ^ARLOS (sur le seuil) Je veux passer, je veux aller au roi, vous dis-je-

PHILIPPE II Carlos I

DON CARLOS Je veux parler, mol seul, et sans témoins, A Phili [^pe, le roi ries Espa^nes, du soin De ma g^randeur qu'on méconnaît et qu'il néglige.

PHILIPPE II (à DON CARLOS)

Retirez-vous.

PHILIPPE II lC3

DON CARLOS Jamais, jamais.

## LE COMTE DE FÉRTA

Vous oubliez Que vous êtes dans le conseil où délibèrent...

DON CARLOS (désignant le roi)

Je suis ici, chez lui, mon père ; J'y suis rivé, depuis le'front jusques aux pieds : J'y reste. Aucune force humaine, Puisque j'y suis venu, ne m'en fera boug-er.

Au DUC de FÉniA et à fuay brmnar- DO, qui regardent avec iaquiélude l'épte de don carlos.

N'ayez crainte ; le roi ne court aucun dang-er.

Il jette son cpe'e sur la table

Avant de m'en venir, j'ai muselé ma haine.

PHILIPPE II (à DON CAKLOS)

Parlez.

DON CARLOS (désignant le duo et frat bernardo) Je parlerai quand ils seront partis.

lo4 DEUX DRAMES

Sur un signe de Philippe ii, le dlc et FRAY BERNAHDO disparaissent par la porte de droite. Le duc, sa: s que don CARLOS le

voie, emporte l'épée. Eux partis, DON carlos s'en va vers la COMTESSE, et la prenant par la main.

Oh ! ne les suivez pas, Madame, et passez par ici.

Il la conduit à la porte de gauche.

DON CARLOS J'aime la comtesse de Glermont. C'est mon plaisir. Tout à l'heure, le duc de Féria est venu l'arracher de chez moi, tandis que je priais à l'oratoire. Il la mena par force chez vous ; pourquoi ?

PHILIPPE II Je ne suis pas de ceux qu'on interrog-e-

DON CARLOS

Mon cœur est plein de trouble et dévoré d'ennuis. Je veux savoir enfin quels droits un duc s'arroge...

Il faut quitter ce ton d'audace et de défi, Et m'écouter plus calmement, comme naguère, Mon fils. Rien ne s'est fait pour vous déplaire

puiLii'Ps II i65

Et vous me comprendrez, j'en suis certain, voici :

Les princes de Lorraine vous recherchent, vous, infant d'Espag-ne, pour leur nièce Marie, qui fut reine de France. Déjà, votre choix aurait pu s'arrêter sur l'archiduchesse Anne d'Autriche, ou Marguerite, princesse de Valois. Je ne forme jusqu'aujourd'hui aucun dessein qui troublerait une préférence. Je ne redoute qu'une chose : le dépit de la comtesse de Glermont. Voilà pourquoi je l'ai interrogée.

DON CARLOS Un prince de mon sang aime les comtesses, mais épouse les reines. La comtesse m'approuvera le jour que je me marierai. Mais je suis jeune et ma tendresse veut rester libre encore.

- PHILIPPE II Songez qu'à votre âge j'avais choisi une reine.

DON CARLOS

Ni Marguerite de Valois, ni cette Marie d'Ecosse, qu'on dit aventureuse et belle, ne m'attirent autant que cette naïve princesse d'AUemag^ne.



Ce choix me plaît plus encore que les autres. Assez do liens nous unissent aux Valois. C'est à l'Empire qu'il faut song-er ; (bienveillant) dites, si voire union remettait en nos mains la couronne de Charles -Quint I

DON CARLOS

Oh 1 si jamais un tel rêve se réalise Il comblera le plus ardent de tous mes vœux, Je serai l'empereur sacré qui symbolise La force humaine et parle au nom du monde à Dieu. Je marcherai armé de merveille en merveille ; L'Europe aurait enfin, après mille ans d'efforts, Trouvé quelqu'un pour conquérir la tombe où dort Le souvenir du Christ, sans qu'un chrétien le veille.

PHILIPPE H Vous êtes bien d'un sang bouillonnant et viril : Folie, amour, conquête et g-loire — et leurs périls ! Mais nous sommes d'accord, mon âme en est heureuse. Dites, s'ils nous voyaient, ceux dont l'esprit se creuse A désunir en nous les liens serrés par Dieu ! Je te veux fier et grand. Voici ma main.

DON CARLOS (hésitant)

Mon père I

PHILIPPE n

Non pas celle qui frappe et tord et incarcère, Mais celle-là qui caressait ton front de feu Et de fièvre, quand tu étais mon infant triste.

DON CARLOS (retenu) Nous qui sommes si loin l'un de l'autre I

J'insiste.

DON CAnLOS lui donne la main.

L'archiduchesse apportera S3s vertus graves en notre cour. Elle parle de vous et vous admire ; elle vous aime déjà. Notre ambassadeur me renseigne.

DON CARLOS

Il faut si peu de chose pour me séduire. J'attends cette enfant douce, comme une amie. Elle comprendra mes humeurs et mes colères, et j'en serai touché, discrètement, sans le lui dire.

lC8 DEUX DRAMES

PHILIPPE II Heureuse princesse !

DON CARLOS

El puis, elle sera, après la reine, la plus haute d'entre les femmes. On l'entourera d'hommag-es magnifiques. Sa présence rajeunira la cour. Je serai fier d'être une majesté pour elle; nous

gouvernerons ensemble une province lointaine de nos royaumes; nous...

PHILIPPE II (interrompant)

La comtesse de Glermontl'étonnera peut-être, mais les reines d'Espagne doivent être indulgentes ; elles l'ont été toujours. Au reste, la comtesse séduit ceux mêmes qui d'abord lui sont hostiles. Tout à l'heure, nous causions ensemble de ses amis, de la France. Nous avons même parlé longuement de vous.

Pendant ce temps, don carlos se promène dans la chambre et s'arrête d'abord, sans y prendre garde, devant le pupitre où fray bernardo, dans sa fuite, a laisse à découvert l'interrogatoire de la comtesse.

DON CARLOS (confiant)

Si VOUS la connaissiez, vous l'aimeriez, mon père. Elle m'exalte ou me contient, à volonté. Je sens qu'elle m'est sûre, et bonne, et nécessaire Pour l'œuvre que je rêve et dont je veux doter Un jour, par ma bravoure et ma ferveur, l'Espag'ne. Elle m'est la santé rendue. Elle accompagne, Sur des chemins nouveaux, mes pas encor tremblants^ Même, si je l'osais, je vous parlerais d'elle Avec des mots profonds, tendres et violents...

Mais pourquoi craindre, à cette heure si belle,

Où nous sommes l'un pour l'autre, comme jadis,

Un père émerveillé de voir vivre son fils.

De l'entendre rêver son destin sur la terre.

De préparer pour lui.ra venir...

DON CARLOS, depuis un instant, regarde fixement rinterrogatoire qu'il a devant les yeux. Tout à coup, le lacérant d'une main crispée.

DON CARLOS

Ah 1 mon père,

Vraiment, c'est à douter de la foudre des cieux ! Comment, tandis qu'avec des mots astucieux Et tortueux, ici, dans cette chambre môme, Vous attiriez la femme admirable que j'aime, Des pourvoyeurs du Saint-Office enreg-istraient, Sous les jeux que voilà

(Il désigne le roi.)

sa perte et son arrôt.

Carlos 1

DON CARLOS Et vous osiez parler de cette femme I Vous osiez la nommer en même temps que moi I Son nom ne g'iaçait point votre bouche d'effroi. Et vous ne trembliez pas d'être à tel point infâme 1

PHILIPPE II (se levant) Silence, infant. Vous outra^^ez en moi...

DON CARLOS (exaspéré)

Tant mieux I Tant mieux! Depuis toujours vous m'entourez d'intrig-ues,

PniLIFPE II

Vos paroles me sont un trousseau vénéneux Et enlaçant de serpents noirs. Toutes se liguent Pour fasciner d'abord et pour broyer après. Le mal atteint en vous je ne sais quel excès. Lorsque je song^e à lui, je songe à vous, mon père ; Que je gouverne un jour, j'oublierai tout, hormis L'horreur que j'ai de vous, et la sourde colère D'être quelqu'un de votre sang.

PHILIPPE II (ébranlé)

Mon fils, mon fils.

Il va , comme chancelant , s'abattre sur le prie-Dieu.

DON CARLOS (le rejoignant)

Non pas, je vous rejette, et je ne veux plus l'être ; Vous n'êtes plus qu'un roi fourbe qu'il faut punir. Qui déshonore en lui son fils et ses ancêtres. Votre règne sera l'efFroi de l'avenir ; On vous hait en Espagne, on vous maudit en Flandre^ Votre pouvoir honteux et bas — il est à prendre. Je sens un projet sombre en mon âme germer ; Le chrême est effacé dont vos tempes sont ointes Et vous pouvez remercier à deux mains jointes

lya DEUX DRAMES

Le Ciel, qu'en cet instant, je me sois désarmé.

Il sort à reculons et cherchant des yeux son épée.

PHILIPPE II (douloureux)

Le malheureux, le malheureux. L'idée Du meurtre a traversé sa tête ; ô Dieu ! Et c'est ma perte, et c'est ma mort qu'il veut I Sur quel crime sa vie était échafaudée I Sur quel espoir sang-lant, épouvantable et fou I Encor, si je pouvais, en son esprit qui bout,

Trouver à son erreur une excuse suprême ; Mais il vient d'attenter à l'Espagne, à lui-môme, A ce qui les résume, à mon pouvoir, à moi ! o Dieu qui dispensez dûment la force aux rois. Contre leur cœur qui pleure et redoute sa haine, Abolissez en moi toute faiblesse humaine. Pour maintenir intacts et souverains mes droits.

UN GARDE (entrant) Monseigneur Don Juan.

PHILIPPE II Qu'il attende. (Se ravisant.) Eh non! qu'il entre.

Sire...

Eh bien ?

DON JUAN (agite)

PHILIPPE II (calme)

DON JUAN

Don Carlos s*est enfermé chez lui. 11 ne veut voir personne. Tout à l'heure, il parcourait le palais, les yeux hagards, les poings levés...

PHILIPPE II Nous avons causé ensemble, en bons amis. Nous nous sommes même donné la main. J'i;j;"nore ce qui le bouleverse. Vous à qui il se confie, instruisez-moi.

DON JUAN Ah! Sire, si vous saviez combien son inaction \m pèse, combien sont lourds, en ce palais, les jours où, sans nul but, il erre, et longuement se désespère.

PHILIPPE n

Mais la comtesse, et sa beauté, et leur amour?

DON JUAN

Cei les, l'amour lui fut la belle main de joie Qui Tarracha, soudainement, comme une proie, Au tragique, fiévreux et maladif ennui.

Il se guérit ; il respira toutes les flores Des tendresses, il fut heureux, mais aujourd'hui Ce même amour le pousse à vouloir plus encore : Il rôve d'être un capitaine ardent et fier.

PHILIPPE II Désirs d'amour, désirs de gloire — même chose I

Sire, puisque en vos mains son avenir repose, Puisqu'il demande encor ce qu'il demandait hier, Puisqu'il ne fait qu'un vœu...

J'entends. Mais le gouvernement de Flandre est promis au duc d'Albe. Ma parole est donnée.

DON JUAN Tout s'arrange ou se dérange selon votre sagesse.

PHILIPPE lï 175

Mais nos provinces du Nord sont insoumises. Il faut, pour les dompter, de la terreur et du sang*- froid. Sièges de villes, assauts, batailles, vie rude et fatigante des camps. Don Carlos n'y pourrait suffire.

DON JUAN

Je serais à ses côtés ; je mettrais mon courage au service du sien ; je sais commander et vaincre. Où de vieux capitaines échouent, les jeunes triomphent.

J'ai fait transporter en Lombardie par Don Garcia toute l'infanterie qui occupait Naples, la Sicile et la Sardaigne ; j'ai ordonné au duc d'AlbuquerqMe de dédoubler le nombre de mes cavaliers de Milan. Toutes ces troupes, et celles que je lève en Allemagne, connaissent, aiment, et ont confiance dans Alvarez de Tolède. Elles savent qu'il les doit commander et mener en Flandre. Ma sœu'r, elle-même, qui redoute le duc, a fini pnr comprendre que seul il la pouvait aider et sauver, làbas. Toutes ces mesures difficiles sont enfin prises et acceptées, etj 'irais les déranger pour un caprice d'enfanl?

DBUX DRAMB8

DON JUAN

Mais ce caprice d'enfant peut bouleverser et le trône et l'Espagne.

PHILIPPE II Que voulez-vous dire ?

DON JUAN

Sire, j'aime l'infant Carlos plus que moi-même, Mais je vous sers dûment et vous m'êtes celui Dont nul ne brisera l'autorité suprême.

Or, je me sens trembler et pour vous, et pour lui ; Je redoute l'excès de sa nature étrang-e ; Son cœur tour à tour triste et exalté, que rien, S'il déchaîne un désir, ne trouble ou ne retient. Son âme immodérée est folle en ses vengeances,

PHILIPPE II (très calme) Je sais, Don Juan ; mon fils a résolu ma mort.

DON JUAN Oh ! Sire, un tel soupçoni Jamais dans sa pensée !

PHILIPPE II i^y

Jamais un tel dessein . . . Son âme est maîtrisée Par un trop grand respect.

Mais, que veut-il alors?

Je vous Tai dit, aller en Flandre, la gouverner en votre nom, pour le bien de l'Espagne. Il se souvient qu'à son âge, sous Charles V, vous étiez maître là-bas ; que la main de son aïeul était moins serrée que la vôtre. Et cette pensée le hante, le poursuit le jour, la nuit, et l'éblouit au point qu'elle l'aveugle. Il s'exalte, s'enfièvre, s'hallucine. Ah ! Sire, je m'adresse à votre sagesse, tout peut encore se réparer et rentrer dans l'ordre, mais, de g-râce, sauvez Don Carlos du péril...

PHILIPPii n Quel péril?

DON JUAN

J'hésite, je ne sais si je dois vous dire. .. Lui pardonnezvous?

Ne suis-je pas son père?

DON JUAN

Mais, c'est plus encore que le pardon, c*est votre assistance que je réclame.

PHILIPPE II Ne sommes-nous pas deux frères qui aimons un même enfant? Ne l'avons-nous pas appris à connaître, pour lui passer tous ses caprices, même si quelque folie hantait sa tête. Je ne sais pas; on pourrait voir et aviser ensemble.

DON JUAN Pourtant, si son rêve était si fou...

Va pour ce rêve. Comme un péché de prince, il est absous d'avance...

Alors vous promet loz...

piJu.iirE II 179

PHILIPPE II Bien plus. Je vous rassure...

DON JUAN

Eh bien! il veut s'enfuir soudain, gag-ner la France^ Aller là-bas, où des seigneurs lui font serment De le servir, tous ensemble, fidèlement. Berghes et Montig-ny n'étaient qu'en apparence Vos conseillers, ils ont été ses tentateurs ; Ils lui versaient leurs avis faux et corrupteurs, Ils jetaient de la poix sur son âme enflammée. Et d'autres s'en venaient promettant une armée Qui soutiendrait sa cause et mènerait au seuil Des bourgs et des cités de Flandre son orgueil.

PHILIPPE II (après un fiirtif étonnement)

Ainsi s'expliqueraient sa rage et sa folie D'argent, et les emprunts soudains qu'il contracta A Tolède, Léon, Burgos et Médina :

Tout coïncide au mieux et tout se concilie Quand donc soupçonnerai-je assez?

kSo dkux drames

DON JUAN

Ah Sire !

Il faut Qu'on ait serré sans bruit les nœuds d'un tel complot. L^aventure lui parle et Don Carlos l'écoute.

DON JUAN (inquiet)

Sirel Sire!

PHILIPPE II (s'étant repris) Que votre cœur ne me redoute; Carlos est brave et fou, son audace me plaît.

Avec une légère ironie.

Si je ne me hâtais de désigner ce prince Comme le maître et le seigneur de mes provinces, Son courage si jeune encor me les prendrait.

Un silence; puis toul à coup.

Eh bien! je les lui donne et vous pouvez lui dire Que désormais son père aura soin de son sort.

DON JUAN Sire, puis-je vous croire?

PHILIPPE II l8l

Allez, votre seul tort Était de n*oser point plus vivement m'instruire. Il ne faut point se défier de moi.

DON JUAN

Merci !

Vous vous g-agnez Don Juan et Don Carlos ainsi. Ce que vous promettez, je cours le lui promettre. Combien j'avais raison de venir sans surseoir Me confier à vous qui demeurez le maître, Et de sauver Carlos, en faisant mon devoir.

Il lort.

Philippe ii se lève et ra rers la porte.

PHILIPPE II (à la porte de gauche)

Qu'on fasse venir à l'instant mon notaire, Don Pedro de Kojos.

A la porte de droite, appelant.

Fray Bernard o! Fray Hieronimo!

Ils paraissent.

A FRAY BBRNARDO.

Mon Père, je me trompais. Je parlais tout à l'heure, à



la lég-ère, du crime de Don Carlos. Or, je sais, — j'en ai la preuve — qu'il a favorisé et ordonné la fuite de la marquise d'Amboise.Le vrai coupable, c'est lui; la comtesse n'est que complice.

FRAY BERNARDO (regardant fixement le roi) Pourtant

PHILIPPE II Son châtiment sera trag^iqueet prompt, je vous le jure.

FRAY BERNARDO Et le procès de la comtesse dont nous tenons l'aveu...

PHILIPPE n

Et qu'importe une comtesse de France, quand il s'agit d'un prince d'Espagne. Don Carlos sera jug'é cette nuit. Et le Saint-

Père et l'Europe sauront que Philippe n'hésite jamais, fût-ce contre lui-même, à sauvegarder les droits de Dieu.

FRAY BERNARDO

Un tel exemple est le plus haut que vous puissiez donner.

PHILIPPE II l83

PHILIPPE II Vous m'y aiderez, mon Père. Puisque vous en avez le droit, vous remplacerez l'inquisiteur général Don Diego d'Espinoza. Vous vous adjoindrez quatre juges : ils sauront par vous combien ce crime me fait horreur. Don Carlos étant malade ne paraîtra point au procès; il y sera représenté par Martin de Valesco, docteur des conseils de Castille, et par moi. Je le défendrai de mon mieux. Ainsi, tout se fera selon les règles, secrètement, mais tout à coup.

DON PEDRO DE HOTOS entre. Les moines veulent se retirer. Philippe ii leur fait le geste de demeurer.

PHILIPPE II (aux moines) Restez : vous serez mes témoins.

PHILIPPE II (à DO.^ PEDRO)

Prenez place , et consignez ce que je vais vous dire. Moi, le Roi, étant présents Fray Bernardo, évêque de Guença, mon confesseur, et Fray Hieronimo, de l'ordre de saint François, j'atteste qu'en promettant à Don Juan d'Autriche de nommer Don Carlos gouverneur de mes

État de Flandre, et d'autoriser le même Don Juan de l'y conduire, je n'ai agi, ni librement, ni de mon plein gré, mais uniquement pour éviter de plus grands maux, et mettre à l'abri du

péril autant ma vie que l'honneur de ma couronne. Que personne donc ne se prévale de mes promesses.

Aux témoins, k fray bhrnardo et

## ACTE m

Appartement de la comtesse. A droite, l'alcôve ; au fond, large fenêtre. A gauche, deux portes. Il fait nuit.

DON CARLOS Pour la première fois, j'ai défié mon père, Je l'ai tenu à ma merci ; et ma colère Intimidait son cœur et l'emplissait d'effroi. Il a senti la mort le menacer par moi ; Il a tremblé, il a prié, je n'ai plus crainte.

A la COMTESSE.

Dire qu'il me parlait de toi avec des mois tranquilles, qu'il m'attirait vers lui, qu'il me rêvait empereur, qu'il me trompait avec de la tendresse... Ah! bien-aimée, que n'étais-tu présente lorsque je l'ai flétri !

LA COMTESSE Il n'oubliera jamais. . . jamais. . .



DON CARLOS Qu'il se souvienne.

Je suis le seul dans son palais Qui, en ses mains, détienne Un droit égal au sien — et l'avenir I Puisque sa race en lui-même ne peut finir Puisque le Ciel le veut ainsi, personne au monde, Surtout le roi, ne peut troubler.

En son règne de gloire et d'ombre entremêlé, L'ordre divin que je seconde.

Un repos ; prenant les mains de la

COUTESSB.

Qu'as-tu dit au moine ?

LA COMTESSE La vérité. On me défiait d'être sincère; je l'ai été jusqucs au bout — je me suis perdue. Déjà sans doute, le Saint-Office instruit ma cause et me condamne. Peut-être, ici même, tout à l'heure ses émissaires viendront-ils me chercher. Le roi sait à présent que j'ai sauvé la marquise, que seule...

DON CARLOS Malheureuse 1 que ne m'as-tu nommé d'abord ?

LA COxMTESSE

Il ne faut pas qu'un seul de ses soupçons s'érige Contre son fils.

DON CARLOS

Mais il a peur de moi, te dis-je.

Je l'ai dompté, vaincu, lui, Philippe, le roi ; Jamais je n'ai senti un tel org-ueil en moi, Ni pour mon entreprise un aussi clair pré-sag-e.

LA COMTESSE Carlos, si tu savais quels furent ses outrages ! Sous quels soupçons il me ployait. J'aurais, moi,. comtesse de Glermont, espionné la cour, le roi, la reine^ toi-même.

Tu ig-nores les affaires d'Espag-ne. Seules celles det Flandre. . .

LA COMTESSE Ah ! celles-là sont ta g-Ioire et ta viet...

DON CARLOS (la serrant contre lui) D'ailleurs, ce que le roi pense ou dit,

Que nous importe, à l'heure où c'est moi seul qui monte,

Où mon impatience, avec fièvre, décompte

Les trop nombreux instants qui retardent encor

Mon arrivée en Flandre, avec mes clairons d'or.

Je te défends, je te protège, et je te porte,

Je te verse la fière ardeur que tu versas.

Aux jours de deuil torpide et lourd, en mon cœur las.

Ma jeunesse conquise enfin te fait escorte ;

Je te sauve à mon tour et t'enflamme de moi ...

CARLOS, comme enivré, penche la têtt sur l'épaule de la comtesse.

LA COMTESSE (maternelle)

Berce en mes bras ta fièvre et ton triomphe, ô roi ! Espère et sois heureux de ta belle folie. Goûte la volupté de tes désirs ; oublie Ton passé morne et prends ton rêve merveilleux Pour un monde réel que t'aurait fait un dieu. Je t'aime trop, à cette heure, pour t'en distraire. Tu te chantes vainqueur et dominant la terre. Avec des mots jaillis du fond de ton bonheur. Dût-il passer de-

main, sa joie et sa lueur Illuminent quand même en ce moment ta tête.

PHILfPPB II 191

Et c'est assez pour ne songer qu'à ce moment...

Allant vers le banc près de la fenêlre, comme pour reposer carlos, qui s'abandonne.

Repose en ton illusion, tranquillement,

A la veille d'entrer, front nu, dans la tempête.

DON JUAN (frappe à la porte et entre familièrement; don carlos à le voir apparaître se dégage à peine des bras de la comtesfe)

Tout ce que j'ai promis, Carlos, je le tiendrai. Moi-même, avec mes vaisseaux clairs, je conduirai Ta jeunesse vers les peuples de Flandre. Un cri De délivrance acclamera notre cortège En leurs cités dont renaîtront les privilèges. Tu seras maître et souverain du beau pays Qui domine le Nord et regarde la France. Ton heure est là.

DON CARLOS Et qui t'en donna l'assurance ?

DON JUAN

Le roi.

J'ai peur.

LA COMTESSE

iga DEUX DI\ÀMFSi

DON CARLOS Faut-il qu'il soit dompté par moi, Pour, tout à coup, s'abandonner à un tel choix !

DON JUAN

Ce qui l'a décidé , c'est de te voir renaître ; c'est ta jeunesse, c'est ton courage, c'est ton audace. C'est de savoir quelle impatience tu mets à ordonner ,• et au besoin, à commander, pour ta gloire.

Je lui ai dit...

DON CARLOS Tu as bien fait de le dire...

LA COMTESSE (effrayée) Don Juan !

DON JUAN Oh ! soyez sans crainte, Madame. J'ai éprouvé le roi avant de m'enhardir. Je n'ai agi que prudemment, alors que lui-même avait déjà promis.

DON CARLOS C'était inutile. Il me craint. Il m'accordera tout.

DON JUAN Il avait donné sa parole ^u duc d'Albe. Ses cavaliers de Lombardie et ses troupes de Naples et de Sicile étaient prêts. Sa sœur, la régente, après mille résistances, s'était rendue à ses raisons : elle se résignait à faire bon accueil au duc. Qu'importe I II préfère satisfaire ses peuples et son fils.

LA COMTESSE Et ce revirement s'est fait soudain ?

Sur l'heure.

LA COMTESSE Comme il paraît étrange, et quel doute s'effleure En moi ; je n'y puis croire .

DON JUAN

Ehl comtesse, pourquoi Aussi violemment suspectez-vous le roi ? Suis-je de ceux qu'on trompe et Philippe, mon frère N*a-t-il donc plus le droit royal d'être sincère ?

iq4 deux drames

Je suis quelqu'un qui compte et qu'on n'abuse pas; Je suis...

DON CARLOS Dis-moi, Don Juan, quand serons-nous là-bas ?

DON JUAN Le roi l'ordonnera lui-même.

DON CARLOS A quelle date ?

DON JUAN Eh qu'importe î

DON CARLOS Non pas! je ne veux plus subir le bon plaisir du roi.

DON JUAN J'ai sa promesse.

DON CARLOS J'ai mes engagements. Cent cinquante mille ducats g-onflent mes coffres et des lettres de créance me reviennent de Séville. Mes aides de chambre les répandent etle comte de Guelveset JuanNunes sont mes répondants.

DON JUAN Maïs tu n'exig-es pas que sur l'heure Philippe rappelle le duc d'Albe? Quels que soient sa volonté et son pouvoir il ne peut...

DON CARLOS Alors, j'ag-irai seul.

DON JUAN

Mais ce serait folie I Tout le passé des rois à ton destin te lie. J'entends monter vers toi la voix de ton aïeul.

DON CARLOS Je ne veux ri^n entendre, et je partirai seul.

LA COMTESSE

Oui ! Oui !

DON JUAN

Oh ! quels malheurs présage ta démence. Une suprême fois, j'ose te supplier.

Par tout ce qui réveille en toi notre amitié. Gardée intacte autour des souvenirs d'enfance,

igÔ DEUX DRAMES

De ne point l'opposer au geste clair du roi ;

Je ne veux pas, Carlos, que tu partes sans moi,

Que ma vaillance sûre abandonne la tienne

Ni que mon dévouement n'écarte ou ne prévienne

Le mauvais sort qui roule ainsi qu'un coup de dé.

Le roi est disposé à tout nous accorder ;

Il se souvient de sa jeunesse à lui ; il t'aime,

A cette heure il attend l'arrangement suprême

Et nous vaincrons tous deux .

DON GÀRLOS

Eh bien ! c'est décidé !

Je lui donne deux jours. Adieu, don Juan.

DON JUAX 8orL

LA COMTESSE '

J^ai crainte, Carlos. Philippe est plein d'astuce et plein de feinte; S'il te berçait c'au £«iur espoir et si son bras Se redressait 35.jca ^ îssee^ -^

DON CARLOS

Il ne le pourrait pas,

Tant ma victoire est sûre et ma fuite certaine. Avec ou sans mon père, il n'importe comment, J'accomplirai ce que j'ai dit, superbement. Don Juan m'escortera, comme un beau capitaine. Il m'aime, alors qu'il n'aime pas le roi. Son cœur Ne pourra résister au flux de mon bonheur Qui largement l'emportera dans sa marée. Jamais je n'ai senti mon âme aussi dorée...

Il se rapproche de la comtessk.

Oh I donne -moi tes doigts, tes mains, ton front, tes yeux f Laisse s'ouvrir le jardin d'or de tes cheveux Où des lueurs et des parfums flottent et bougent.

Il dénoue la chevelure de la comtessb.

Donne ta bouche à ma bouche, ta bouche rouge

Pour que ma bouche, enfant, en dévore le feu.

Il l'embrasse follement, puis il veut s'en aller. Elle le retient plus fort.

LA COMTESSE Restons ici, veux-tu, longtemps, longtemps encore. J'ai peur, sais-je pourquoi? de cette brusque aurore . Que des barres en noir lignent à l'horizon. Répète-moi que j'ai toa cœur, que j'ai raison De m'abîmer en toi pour ne plus me reprendre.

[QS deux DiVAMES

DO]N CARLOS (comme s'il priait) Ce n'est plus que ta voix que je voudrais entendre Pendant l'éternité ;

Ce n'est plus qu'en tes yeux et leurs reg-ards Que mes désirs haj^-ards Voudraient descendre, Pendant l'éternité ;

Et ce n'est plus qu'en ton âme profonde, Que je voudrais me retirer du monde Pendant l'éternité.

LA COMTESSE (passionnée) Encor ! encor ! encor !

DON CARLOS (s'enlaçant k la comtesse)

Tu m'es la Vierge Triomphante parmi les forôts d'or des cierges, Qu'à Guadeloupe on invoque depuis cent ans ; Tu m'es la force et la ferveur et l'éclatant Bonheur qui coule, avec mon sang, dans mes artères; Tu m'es l'ivresse et la splendeur dont vit la terre. Et je me sens iùdigne et malheureux vraiment De ne t'avoir encor, par un tourment

■nu.iPi'E II I o ^

Funèbre et volontaire,

Pu conquérir aux yeux du ciel :

Je voudrais tant souffrir pour mériter nos joies!

LA COMTESSE

Ah î le rêve insensé dont te voilà la proie ! L'amour, ami, l'amour jeune et torrentiel Bondit, par des pays si rayonnants de flamme, Qu'ils absorbent en eux l'ombre qu'y fait la mort. Quand nous serons tous deux en Flandre et que le sort. Avec d'autres pensers incendiera nos âmes, Et brûlera nos cœurs d'un feu plus résolu. Nous aimerons l'amour, pour lui-même, sans plus.

Bruits au dehors.

DON CARLOS

Oh! tu me fus, et sœur, et mère, autant qu'amante; Tu m'as montré, avec tes tendres mains ardentes, La lutte et ses dangers, comme une guérison. Réjouis toi, car aujourd'hui les horizons Brûlent des rayons d'or qu'y projettent mes rêves. Je marche environné de drapeaux et de glaives , Un sang vainqueur emplit mon être à le briser ;

DEUX DRAMBS

Tout mon destin devant les cieux se renouvelle, Tout m'est orgueil et joie et vision nouvelle : Je suis ivre de moi ainsi qu'un insensé.

Bruits violents à la porte.

LA COMTESSE (très angoissée) Écoute, écoute donc.

DON CÂHLOS (tout à coup décidé) Et qu'ils entrent I

LA COMTESSE

Folie!

DON CARLOS IpToiégenai la comtbssk)

Je suis ton défenseur et mon âme est remplie De ton ivresse, enfant, jusqu'à tenter la mort !

LA COMTESSE Carlos, 6 mon aimé..

DON CARLOS

J'ai pris en main ton sort

Je veux te sauver seul.

rnii.ippE II

LA COMTESSE

Carlos ! Carlos !

DON CARLOS

Qu'ils entrent !

DON CARLOS court ouvrif la porte laro;ement. fray bernardo et ses soldats envahissent la chambre. Hapidernent ils entourent don caklos. Le MOINE s'avance et lit.

Au nom du Saint-Office et du Saint-Patrimoine De l'Église...

DON CARLOS (protégeant la comtesse)

Je suis Carlos d'Espagne, moine, Je te défends d'oser...

FRAY BERNARDO

Défendez-le à Dieu, C'est lui, lui seul qui parle ici, lui seul qui veut,

DON CARLOS Je suis ton roi.

DEUX DUAMES

FRAY BEHNARDO

Dieu est le vôtre, et Dieu vous parle. Écoutez-le parler, et taisez-vous. Don Charles.

Un silecc».

La mort en cet instant vous ouvrirait l'enfer.

DON CAl^LOS (étonné) L'enfer...

FRAY BERNARDO

J'arrive à temps pour vous faire la grâce * De bien mourir, après avoir longtemps souffert.

DON CARLOS Moi ! Moi ! m'ouvrir l'enfer I

FRAY BERNARDO

Prince, nul ne surpasse, Si haut soit-il^ les jugements de Dieu.

DON CARLOS (prostré)

L'enfer,

POILUPC II 20J

Fîî AY BliRNARDO

Au nom du Saint-Office et du Saint-Patrimoine de l'Église, Carlos, prince des Asluries, fils de Philippe, deuxième du nom, a été déclaré coupable d'avoir soustrait, par son aide et secours, la marquise dAmboise, ennemie de la foi et de l'Espagne, à la justice de Rome et du roi. En foi de quoi, le tribunal du Saint-Office l'a condamné aux peines prescrites qu'il subira sans retard, lui épargnant, en sa qualité d'infant, le garot ou le bûcher.

DON CARLOS (comme hébété) L'enfer! m'ouvrir l'enfer! m'ouvrir...

FRAY BERNARDO

Et maintenant, il faut songer au repentir, Prince d'Espagne, à qui Jésus-Christ fera grâce. Il n'est crime si grand que le pardon n'efface. Votre cœur se repent-il ?

DON CARLOS (machinalement)

Oui.

FRAY BERNARDO

SincèremeDt ?

Oui.

FRAY BERNARDO Je vous laisse prier.

LA COMTESSE (comme se réveillant) Oh les moines terribles I Ainsi, ce n'est plus moi qu'ils désig-nent pour cible, Ce n'est plus moi qu'ils punissent et tuent, c'est lui, Le pauvre enfant en qui je réveillais la vie. O cieux, dont la justice immense est asservie Par ceux mômes qui s'en disent les serviteurs, O cieux pâles et flamboyants, dont les hauteurs S'illuminent soudain de héros

clairs qui furent Sur la terre, des rois, n'entendez-vous donc rien Des voix de désespoir et des cris de torture Qu'un Philippe d'Espagne arrache au sol chrétien I

Se. penchant vers don carlos.

O pauvre infant qui tremble I o toi qui fus mon maîlr^ !

PQILIPPJB II 305

o triste cœur brûlé de fièvre et de projets Gomme hier encor, superbement, tu me parlais Et comme te voici prostré devant un prêtre.

DO» CARLOS demeure comme égaré .

LA COMTESSE (s'avançant rers le moioe) Moine, assassinez-moi avec le roi Carlos ; Sachant ce qu'il a fait, je veux ma part entière, Dans ce que vous nommez sa faute et son complot. Ce sera mon seul vœu, mon unique prière ; Notre amour est de ceux qui traversent la mort.

FRAY BERNARDO

Le roi Philippe est seul maître de votre sort.

LA COMTESSE

Et que vous faut-il donc pour me frapper sur l'heure? Seule, j'ai tout conduit; seule, ici, je demeure, Debout, pour vous braver et pour sauver, la nuit, Quand vous dormez, vos condamnés et vos proscrits. L'infant Carlos m'aimait ; ma ferveur imprudente A jeté, dans son cœur, les semences ardentes; Amour, lutte, révolte et la pitié pour ceux Dont vous noyez les cris en vos brassips de feu.

FRAY BERNARDO (froidement) Priez I Priez !

LA COMTESSE

Non, non ! Le sang- rougit vos crosses;

Ma foi s'en est allée et mon plus grand tourment

Sera de n'avoir pu crier publiquement :

Elle crie.

Que j'arrache mon âme à vos dog-mes féroces.

FRAY BERNARDO (violent, aux soldats) Emmenez-la d'ici et jetez-la aux fers.

Elle est damnée.

Une partie des soldats s'enaparei.t de la COMTESSE.

DON CARLOS (machinai cl stupide) Ouvrir l'enfer! ouvrir l'enfer.

FRAY BERNARDO (aux soldats qui restent)

El design aat don caklos»

Emparez-vous de lui et faites ce qu'il faut.

Les SOLDATS poussent don carlos, qui se débat, dans l'alcôve, d'où l'on entend sortir un grand cri. Ils l'étran- ISflent. Pendant qu'ils le tuent derrière les rideaux refermés, fkay beunardo l'absout.

PIIILII'I'E II 207

Puisque vous vous êtes repenti, je vous absous de

vos péchés anciens, de ceux que vous avez commis avec

rette femme {il désigne la porte par laquelle la com-

Jesse est sortie)) de ceux que vous commettez peut-être

en ce moment de révolte et de rag-e. Au nom du Père,

du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Les soi.DXTS réapparaissent; le corps de DON CARLOS est étendu en désordre sur le lit.

FRAY BERNARDO

Étendez-le, tout de son long. Mettez en croix

Les mains sur la poitrine.

Au chef des gardes.

Allez chercher le roi.

Au moment même où le mot « roi » est prononcé, philippb 11 ouvre lui-même la porte du côté de la scène, et paraît sur le seuil. Il s'avance lentement vers le lit, tombe à genoux, la tête entre les maios.

## Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/deuxdrameslecloooverhuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.